**SMITHSONIAN
LIBRARIES**

DEUX ANNÉES

AU

DAHOMEY

1903-1905

HENRY HENTSCH

DAGMAR

PARIS — BERGER-LEVRAULT — NANCY

80
Enrøysen Grand mō
a Bessie. September 1899.

DEUX ANNÉES AU DAHOMEY

HENRY HENTSCH

Mort à Savalou (Dahomey)
le 26 mars 1905, à l'âge de 24 ans.

DT
541.2
H52
1916
MAA

HENRY HENTSCH

Deux années au Dahomey

1903-1905

D'APRÈS SES LETTRES

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
18, RUE DES GLACIS, 18

1916

A LA MÉMOIRE DE MON FILS AINÉ
HENRY HENTSCH

Et le Roi leur répondra : « Je vous le dis, en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces petits, c'est à moi que vous les avez faites. »

(SAINT MATTHIEU XXV, 45.)

Vous irez devant vous, non sans buter aux pierres,
Non sans meurtrir vos pieds aux ronces du chemin,
Mais vaillant, refoulant vos pleurs sous vos paupières,
Et la plume ou l'outil, ou le glaive à la main,
Le cerveau toujours clair, le cœur toujours humain,
Ayant contre la vie, à certain jour méchante,
L'Idéal qui sourit et la Muse qui chante.

F. FABIÉ.

Paris, juin 1914.

Celui qui a planté un arbre n'a pas passé
vainement sur la Terre.

(Proverbe arabe.)

PRÉFACE

Si cela vous est agréable, montez ici,
c'est par là qu'il faut tourner; c'est ici que
passe celui qui va chercher la paix.

(DANTE, *Purg.*, xxiv.)

Le 26 mars dernier, le mal insidieux qui, sous les tropiques, guette les hommes blancs, nous a pris Henry Hentsch, notre ami, sans que, sur la terre ingrate et lointaine où il avait choisi sa tâche ardue, aucun des siens pût aller lui fermer les yeux.

Quelques compatriotes qui l'ont vu mourir ont soigné sa sépulture. Ils l'ont couché entre deux soldats; tous ensemble, ils se sont étonnés un instant devant tant d'énergie et d'endurance, devant un emploi si intelligent et si généreux de dons précieux et multiples; puis, au nom du gouverneur de la colonie, au nom des colons qui avaient connu et aimé ce jeune camarade, au nom de quelques blancs qui s'étaient arrêtés, surpris et charmés, sur la limite de son secteur, au nom de tous ceux, blancs ou noirs, qui avaient vu sa haute taille aller et venir parmi les jungles, se courber sur la terre revêche et la soumettre, taillant, défrichant, semant, organisant, prépa-

rant les moissons futures ; au nom de tous ceux qui s'étaient présentés à la porte de sa cabane pour y être guéris de quelque bobo, au nom sans doute aussi des négrillons heureux qui gambadaient autour de leur grand ami ou écoutaient bouche bée l'histoire du Petit Poucet, au nom de tous ceux-là, ils lui ont rendu un bon témoignage et ils ont salué sa dépouille lasse, ses membres vaincus, morts à la peine.

Il a fallu ensuite que la désolante nouvelle vînt en Europe déchirer le cœur d'une mère, d'une veuve déjà éprouvée, stupéfier et navrer parents et amis.

Henry était attendu dans quelques semaines ; la force, la santé et la joie éclataient dans ses dernières lettres, en sorte que maintenant le cœur et le bon sens s'insurgeaient contre l'affreuse vérité. Aussitôt, nous tous qui l'avions rencontré un jour sur notre chemin et étions devenus ses amis, nous qui, passant près de cette âme, aimions à y entrer comme dans un temple, pour y goûter la paix sereine et l'ampleur accueillante, nous surtout, ses compagnons d'enfance et de collègue, tous nous avons connu, à la tristesse solennelle qui nous remplissait, que des liens d'une force insoupçonnée rattachaient sa vie aux nôtres et qu'il ne pouvait disparaître sans que quelque chose changeât dans ces vies, sans que se modifiât l'équilibre de nos affections.

Alors, nous avons voulu le revoir, et comme nos pensées en deuil, obstinément tournées vers sa tombe, nous ramenaient sans cesse vers une place vide, nous nous sommes mis à le chercher où nous pouvions le

trouver encore; à l'envi, nous avons vagabondé dans le passé, nous arrêtant partout où se dressait sa chère image.

C'est ainsi qu'il m'est réapparu comme au temps de notre enfance, tel que pour la première fois je le vis au collège, grave et pâle, avec un peu d'angoisse au fond de ses prunelles sombres. D'emblée, il s'était montré serviable, débrouillard et entreprenant.

L'air des appartements ne lui convenait pas; dedans il étouffait, il s'étiolait, il souffrait de maux de tête, il émaillait de solécismes ses thèmes latins.

Mais dehors il construisait avec de la neige des ouvrages admirables, il interceptait d'une digue habilement jetée le cours des ruisseaux, il nous battait tous à la course et il charmait nos longues promenades par de beaux entretiens, où nous découvrions son âme précoce que le malheur avait façonnée de ses mains rudes.

Tout de suite nous l'avions aimé, parce que nous le voyions brave et généreux, bon fils et bon frère, parce qu'aussi nous savions que sa petite enfance avait été meurtrie par un affreux chagrin dont son âme demeurerait épouvantée, et auquel il fallait attribuer la tension douloureuse de son front pâle, dès qu'il n'était pas distrait par quelque jeu de son âge.

Nous avons passé côte à côte de l'enfance à l'adolescence, puis il est retourné à Paris, laissant dans nos cœurs des traces profondes de son passage.

Ses années de lycée ont été suivies d'un stage dans

une banque américaine, où il n'eut pas de peine à se convaincre que là n'était pas sa vocation.

Ce séjour en Amérique devait d'ailleurs porter des fruits abondants et beaux.

Hentsch en rapporta un corps solide et musclé, un esprit libre et hardi, définitivement affranchi de tout préjugé, ouvert à toute idée nouvelle et féconde, un cœur pur et grand, impatient de se répandre en toutes sortes de belles et généreuses initiatives.

Dès lors nous voyons ces trois forces, unies en lui, perpétuer leur merveilleuse entente, s'entr'aidant toutes trois dans la poursuite du même idéal.

Nous le voyons au régiment combattre l'alcoolisme et la tuberculose par la fondation d'une double ligue. Il crée encore une bibliothèque à l'usage des soldats pour réagir contre l'engourdissement intellectuel où leurs trois années de service plongent ses camarades. Rentré dans la vie civile, il récolte chez ses amis et connaissances des livres usagés dont il les débarrasse au profit de son œuvre. Il en remplit des caisses qu'il cloue et expédie lui-même.

Car ce que son cœur et son intelligence ont conçu, ses bras l'exécutent.

Partout et toujours il met la main à la pâte. Il le fait sans ostentation, avec une simplicité courageuse qui commande le respect et provoque les bonnes volontés.

Et il n'accompagne ces simples besognes d'aucun commentaire inutile.

Car son altruisme n'est point bavard, il ne le répand

pas en vagues tirades humanitaires; il répudie les théories fumeuses et stériles; il est tout vie et tout action, et presque ignoré de celui-là même qui le pratique, car il semble la pente primitive et naturelle de son âme, la forme invariable et nécessaire que chez lui toute activité revêt spontanément.

Ainsi fait, il a pu traverser impunément notre vieille civilisation. Son âme, haute et forte, hantée d'idéal, ne s'y est point anémiée; ne s'y est point étriquée. Sa chair ne s'est point laissé asservir aux besoins compliqués et artificiels de notre temps. Il est resté simple et sobre, sachant, mieux que personne, se passer de confort et d'argent.

Alors, comme il sentait que sous nos ciels trop cléments, dans nos demeures trop ornées, le long des chemins frayés, son effort ne s'élèverait jamais à la hauteur de son idéal, comme il se trouvait un peu dépaycé dans ce décor facile, et comme il se rendait compte que, toute sa vie, sa nature ardente l'entraînerait loin des chemins battus, — il est parti pour les tropiques.

Et maintenant s'ouvre la série des lettres qu'on va lire. Ce sont celles où, pendant deux ans, Henry a fait aux siens le récit de sa vie originale et aventureuse.

Collectionnées avec amour, elles nous sont offertes dans ce petit volume.

Et voici que, de ces pages bienfaisantes, l'image que nous cherchions surgit aujourd'hui plus nette, plus grande et plus riche, parée de beautés nouvelles et de clartés plus vives.

C'est que, sur ces plateaux désolés du Dahomey dont il a fait le champ immense de son activité, Hentsch peut enfin donner sa mesure. Toutes les qualités physiques et morales dont les années l'ont enrichi, trouvent sur cette terre encore vierge leur plein et merveilleux épanouissement.

Cette fois c'est la vie bienheureuse, intense et multiforme, sans plus d'entraves à son cours déchaîné, démesurément élargi.

C'est la lutte rêvée.

C'est le travail libre, joyeux et fécond, avec tout ce qu'il peut mettre au cœur de l'homme de satisfaction légitime, d'allégresse profonde et de paix sereine.

Chaque matin, au sortir de ces nuits sans fraîcheur où des forces malfaisantes circonviennent les cabanes fragiles, il va consacrer à sa tâche immense une énergie plus jeune et des bras plus forts.

Sa hache à la main, il parcourt la brousse sous le ciel en feu, taillant les sentiers par où viendra la vie, découvrant le sol vierge qu'il veut féconder. Il se penche sur cette glèbe inconnue, il l'interroge, il lui arrache des promesses qu'elle ne tient pas toujours. Quand elle le trompe, il ne s'émeut point, car il voit à l'horizon de sa vie briller les gerbes d'or des moissons à venir.

A tout moment se lèvent dans son âme, comme autant de soleils, des certitudes brillantes, qui illuminent sa route et affermissent ses pas. Il n'est point intimidé par le poison subtil et traître qui menace son sang, les germes de fièvre et de mort qui rôdent dans

les hautes herbes. Il jette, en passant, son mépris à ses ennemis invisibles, et, le cœur en fête des victoires prochaines, il s'avance au travers, bardé de sa foi robuste, comme d'une armure enchantée.....

Il oppose à toutes les difficultés, à toutes les contrariétés un inaltérable optimisme.

Il répare sans murmure le mal que lui font les éléments hostiles. Au prix d'efforts inouïs, il va chercher au loin pour ses gens et ses bestiaux l'eau que le ciel lui refuse; il la ramène sur un char qu'il a construit de ses mains industrieuses. Car il n'est d'activité où son cœur et ses mains ne se complaisent ensemble. Il est agronome, architecte, maçon, menuisier, charron, explorateur, médecin et pédagogue.

Ingénieux et multiple comme Robinson, il devient, en quelques mois, pour son petit peuple nègre, le conseiller unique et universel, le dispensateur suprême des biens les plus précieux et les plus rares, le détenteur respecté de toute force, de toute science et de toute sagesse.

Et de fait, il cultive, à l'ombre de sa cabane, diverses branches du savoir humain, toujours dans l'intention de faire tourner les connaissances acquises au profit de son œuvre bien-aimée.

Et il nous dit toutes ces choses simplement, dans une langue agréable et facile. Et son récit s'illumine de la douce clarté de son bonheur. Il se déroule limpide et franc, paisible et aussi nerveux, concis, serré, direct, jamais hésitant, souvent pittoresque.

Il peut paraître inopportun d'entreprendre ici l'appréciation littéraire de lettres que leur auteur serait bien étonné de voir imprimées. Cependant je ne puis m'empêcher de trouver Henry un conteur très agréable.

Il sème de traits vifs son récit. Il empaume adroitement l'anecdote et la lâche au bon moment.

De même que sa vie frugale ne s'encombre d'aucune superfluité, de même il bannit de ses lettres les bavardages creux, les formules vaines, les prolixités sentimentales. Son style y acquiert une sobriété et une dignité du meilleur goût. Ses phrases courent à des buts prochains et bien définis. Aucune d'elles n'est inutile. Chacune relate un effort, enregistre un résultat ou dit un espoir. Et elles se succèdent sans lenteur ni précipitation, avec une aisance heureuse, comme la chaîne ininterrompue de ses chères occupations.

Ainsi ses lettres empruntent à sa vie la sérénité des travaux et des joies qui la remplissent; elles sont le reflêt fidèle, pur et tranquille de ses belles journées.

Or, un jour qu'il poursuivait sa route ardue, heureux du long effort fourni et souriant aux étapes futures, la fièvre qui le guettait a plongé dans son sang ses griffes venimeuses. Elle a coupé court à son élan, elle a brisé son effort splendide, paralysé tant d'énergies fécondes, anéanti en un instant tant de belles espérances. De son haleine empoisonnée elle a soufflé toutes ces flammes brillantes, elle a fait la nuit et le froid dans le cœur de notre ami, elle l'a jeté, mort et brisé, au bord de sa route.

Et voici, sur la terre brûlante où il dort maintenant, les pluies diluviennes et les soleils brutaux ont dardé tour à tour leurs flèches acérées, et aucun parent n'a pu déposer sur ce tertre nu le rameau vert qui console et qui rassure.

Aussi bien, cette tombe lointaine et inaccessible n'existe pas pour nous; Hentsch en a trouvé dans nos cœurs une plus fleurie et mieux abritée; nous l'avons ornée de nos souvenirs, et chaque souvenir nouveau qu'on nous apporte est comme une fleur ajoutée à sa couronne mortuaire.

C'est pourquoi il convient de remercier ici la main pieuse qui réunit et qui nous offre aujourd'hui la correspondance du cher disparu. Suspendons à sa tombe cette guirlande qu'il tressa lui-même. Il y a mêlé ses joies fortes et pures, ses longs espoirs et ses craintes fugitives, ses honnêtes ambitions, ses enthousiasmes et les inquiétudes de sa tendresse filiale.

Ainsi elle prolongera sur son sommeil toute la vie palpitante de son cœur, et, par la vertu de sa fraîcheur évocatrice, nous verrons nous sourire du tertre reverdi sa chère image qu'il nous faut encore.

Genève, août 1905.

MAXIME DE STOUTZ.

DEUX ANNÉES AU DAHOMEY

1903-1905

Marseille, 4 février 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je t'ai peut-être paru bien souriant à mon départ, mais j'ai le cœur gros en pensant à vous tous.....!

J'ai débarqué à l'hôtel Franco-Russe, endroit modeste, mais peu importe. Je suis monté à 1 heure à Notre-Dame-de-la-Garde. On domine toute la ville, la baie, le port, c'est magnifique. Notre-Dame est sur une colline rocheuse où paissent les ânes et les chèvres; à côté, il y a un poste de cinquante soldats, qui font un peu d'exercice en famille devant ce grandiose panorama; j'ai écouté pendant quelques minutes les commandements en marseillais, puis je suis redescendu à la Cannebière, cela n'a rien de si remarquable, en somme; des camelots italiens, arméniens ou parisiens; des Italiens de huit ans qui vous cirent mal vos chaussures.

A la Compagnie Fraissinet, les voyageurs reçoivent des instructions : Vous serez au bateau à 8^h30, vous verrez deux employés pour vos colis, cabine et cale. Vers 11 heures vous irez déjeuner; on embarque à midi et le plus souvent on part en retard.

Le *Stamboul* est gris perle sale, type sabot.

La nuit se fait, et il fait froid, même à Marseille.

La patronne de l'hôtel m'a pris pour un officier :
« C'est une si belle carrière », me dit-elle.

Je tâcherai de te mettre un mot demain; au revoir,
jusqu'à Oran.

A bord du *Stamboul*, 7 février 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai trouvé de nombreuses lettres en arrivant à bord;
une poésie de Dagmar qui m'a fait beaucoup de plaisir.

Je n'ai pas encore pu causer beaucoup avec M. B...

Je crois qu'il y a beaucoup d'avenir au Dahomey,
dans l'élevage, les porcs aussi devraient donner de beaux
résultats et les poules seraient très recherchées si elles
étaient convenablement nourries. M. B... ne me con-
seille pas d'aller au-dessus de Parakou; je ne puis que
visiter le pays pendant quatre à cinq mois, avant de
prendre aucune décision.

Nous avons une belle traversée; le bateau est très
lent, mais ce n'est pas la peine de s'en plaindre.

A bord du *Stamboul*. En vue des Baléares, 7 février 1903.

Depuis 4 heures nous faisons le tour des Baléares
par une mer absolument calme; nous regardons à la
lorgnette ces énormes rochers dénudés, qui sont à pic du

côté de l'Espagne, et qui descendent en pente douce de l'autre côté ; nous avons aperçu un requin. On dit qu'il y en a beaucoup à Cotonou.

Nous sommes bien dans nos cabines, deux seulement. Mon compagnon a été directeur du wharf de Cotonou. Il y a quinze ans qu'il est dans ce pays-là.

Il se rend à Konacry. On peut paraît-il se régler sur les poules, pour choisir le lieu de son habitation au Dahomey : dans le Bas-Pays elles ont la crête blanche, ce qui montre qu'elles sont malades, elles ont la fièvre ; dans le Haut-Pays, elles ont la crête rouge, signe de bonne santé.

Il y a environ cent cinquante Européens au Dahomey ; le commerce est actif avec les colonies allemandes et anglaises du Togo et du Lagos. Le siège du Gouvernement, qui était dans l'intérieur du pays, va être transporté à Cotonou.

Cette nuit nous serons à Oran ; si le *Stamboul* a quelque chargement à faire, nous aurons le temps de descendre visiter la ville. La prochaine étape sera Las Palmas, aux Canaries.

Une vieille Allemande, qui voyage pour raison de santé, désire vivement y arriver ; elle est déjà malade par le calme plat.

7 février 1903.

Nous arrivons en vue d'Oran vers la tombée de la nuit. On quitte aussitôt la salle à manger pour ne pas manquer l'entrée du port. Oran est perchée, tout en haut

d'une falaise, qui, vers le milieu, s'abaisse en demi-cercle autour du port.

Nous accostons au quai, à côté d'un croiseur; on y exécute justement des sonneries militaires. Les matelots jettent l'ancre et abaissent l'escalier; une nuée de petites embarcations, conduites par des Espagnols, s'en disputent l'accès; des Arabes aussi escaladent le pont pour vendre des cartes postales et porter les valises. Le steewart a eu soin de fermer les hublots et les cabines, car ces gaillards-là ne demandent qu'à soustraire quelque chose.

Je descends dans un canot avec M. B... et son ingénieur; l'Espagnol rame paresseusement et se fait payer avant de partir; sur le quai, ce sont des cochers qui vous attrapent par le bras ou par les boutons, ouvrent la porte de leur calèche et saluent cérémonieusement; nous partons finalement pour faire le tour de la ville. Pour arriver à Oran, malgré la raideur de la pente, les petits chevaux sont au trot. Le bas de la ville est espagnol, quartier ouvrier; les cafés abondent, surabondent même, et sont de tous points comparables à ceux de France.

Toujours en montant, nous passons sous les murs de la vieille forteresse et nous arrivons à la place d'Armes; en guise d'arbres, de grands palmiers régulièrement plantés.

C'est un samedi soir, toute la population est dehors et la musique des zouaves se fait entendre. Vers 10 heures a lieu la retraite aux flambeaux; à côté des soldats, marchent les indigènes portant des torches ou des cierges; les Arabes suivent en foule, et les petits nègres

sifflent des airs militaires. Ce sont eux, à Oran, qui vendent les journaux, les journaux illustrés surtout : « Vois Monsieur, très rigolo. »

Après une visite au télégraphe et chez le marchand de tabac, nous repartons pour visiter la ville arabe.

Je m'attendais à un fouillis et à du bruit; les petites rues sont, au contraire, tracées au cordeau; de temps en temps, on aperçoit des cafés mauresques, les Arabes sont couchés par terre, sur des tapis, et fument en silence; le tout est fort bien éclairé au bec Auer.

Enfin, nous redescendons vers le port en passant devant trois grandes casernes d'artillerie, style mauresque.

A 10^h30, nous sommes à bord, et je me suis réveillé ce matin en pleine mer.

En faisant ma petite promenade matinale, je vois que nous avons embarqué un missionnaire pour le Congo et des mandariniers pour la Guinée. Je vois aussi des chèvres et des moutons, qui sont sans doute en provision pour le retour; à déjeuner, ce matin, nous avons eu des fèves fraîches, produit d'Oran.

Je remarque que, si nous avons beaucoup de poulets à bord, nous n'en mangeons jamais; le cuisinier les garde, paraît-il; pour les vendre sur la côte et les remplacer par de pauvres poulets du pays.

A la nuit tombante, nous entrons dans le détroit de Gibraltar; la lune est presque pleine, de sorte que les côtes du Maroc se dessinent vaguement; à la lorgnette on devine aussi la forme du gros rocher des Anglais; au pied brillent les lumières de la ville. Enfin, la côte d'Espagne disparaît et nous sommes dans l'Atlantique.

9 février 1903.

Depuis deux jours presque, nous sommes seuls ; on ne rencontre pas un navire dans ces parages. Ce matin, vers 7 heures, nous avons vu la première des Canaries ; on y fait, paraît-il, de grandes cultures d'oignons et de tomates. Ce soir, à 9 heures, nous serons à Las Palmas.

J'ai eu une conversation avec le Père du Saint-Esprit, qui se rend au Congo. Il y a passé dix ans et n'a jamais eu la fièvre. Il dit qu'avec la deuxième génération de petits nègres on obtient des résultats durables ; on leur apprend un métier, ils cultivent les jardins d'essai. Le Père se plaint un peu de la concurrence des protestants, qui ont beaucoup d'argent (?), les Anglais surtout. Il a l'air content de son sort ; beaucoup de vies ont déjà été sacrifiées là-bas, dit-il, et les résultats sont très lents ; on travaille chacun dans sa sphère, on sait qu'on ne verra pas le succès final et qu'il faut beaucoup de patience ; « on travaille, puis on disparaît ».

Les Européens du bord me racontent des anecdotes ; tel « boy » qui les servait allait le dimanche à la messe pour ne pas griller en enfer, et après, il adorait ses fétiches qui auraient pu lui jouer un mauvais tour.

Vers Las Palmas, 9 février 1903.

CHÈRE MAMAN,

Tu as, j'espère, reçu ma dépêche d'Oran. Je vais très bien. Nous entrons dans les tropiques et on perçoit une différence de chaleur.

M. B... me conseille de prendre une concession pour le coton et les arachides près d'Abomey, et une autre pour l'élevage près de Paouignan. Je crois que je serai le premier à tenter la culture du coton; les nègres la font déjà, mais manquent de fonds, naturellement. Tout le monde dit que ces pays sont destinés à un grand avenir, lorsque le chemin de fer permettra d'écouler les produits.

Il y a un M. Poisson qui y est depuis dix-huit mois.

Il a visité tout le pays pour choisir les concessions pour M. B... Par lui je saurai de suite où il faut aller. Je serai conseillé au commencement par M. Poisson; la vente des produits est assurée. La Compagnie Coloniale qui dépend de la Compagnie du chemin de fer m'aidera également, parce qu'elle a intérêt à développer les pays placés sur sa ligne; pour l'instant, tout est en organisation. Les concessions sont promises mais non délimitées, et il semble évident qu'il faut que je commence seul pendant un an. Ce sera toujours de l'expérience acquise qui me fera naturellement désigner lorsque la Coloniale aura besoin de quelqu'un. Il faut un peu de patience.

Pour l'instant, il faut que je montre au Dahomey un peu d'initiative.

De Las Palmas, vers Dakar, 13 février 1903.

Je n'ai plus la notion du temps. J'ai daté mes lettres de Las Palmas du 9 au lieu du 12; nous n'avons pas seulement trouvé de journaux à Las Palmas. Nous sommes arrivés le soir, au clair de lune. En rade, deux

gros croiseurs anglais, à quatre cheminées, faisaient des signaux lumineux à trois autres navires plus petits, à l'abri dans le port.

C'est, paraît-il, l'escadre qui conduisit Chamberlain à Cape Town et qui va de nouveau l'escorter en Angleterre.

Nous mouillons en rade et nous allons nous coucher, après avoir attendu la Santé de Las Palmas, qui ne se dérange pas à ces heures-là.

Avec le jour, nous avons vu la ville, qui s'étend en demi-lune tout autour du fort. Le fort lui-même est formé par deux îles, dont l'une n'est qu'un îlot, réunies par une bande de dunes. A côté des navires anglais, un vaisseau russe fait triste figure; à voile et à vapeur, chargé de cordages et de mâts, il n'a pas l'air bien méchant.

Les maisons de Las Palmas sont le plus souvent sans étages, un toit plat, des couleurs claires et gaies.

Un tramway à vapeur assure irrégulièrement le service, aussi nous le négligeons. Sur le quai, on veut nous faire prendre une voiture à deux roues, à un cheval, où huit personnes se trouvent, ou plutôt, tiennent le pauvre cheval en équilibre. M. B... préfère une voiture à quatre roues, avec trois chevaux, tous de taille différente. Nous trottons rapidement vers la ville, en passant d'abord devant une grande dune, le petit Sahara de l'endroit; rien n'y pousse, et les gamins seuls fréquentent ce désert.

Jusqu'à présent on n'aperçoit aucune végétation, et le premier aspect n'est pas très engageant. Trois ou quatre petits gosses suivent la voiture en chantant: « Ta ra boum la la; Viva la Francia! » Ils exécutent une roue superbe et on leur jette des sous.

Nous approchons du centre de la ville et les maisons sont toujours les mêmes, plates, petites et sales. Ces Espagnols qui se tiennent dans les portes sont en somme un peu nègres, à moins qu'ils ne soient Arabes; une femme porte son enfant à cheval sur la hanche, beaucoup ont des vases et des fardeaux sur la tête; toute la famille économise les chaussures, sauf l'homme, bien entendu. C'est également l'homme qui enfourche un tout petit âne et fait trotter la pauvre bête; de chaque côté pendent de grands paniers, des boîtes à lait qui sonnent la ferraille.

Nous voici devant la cathédrale, sur une place rectangulaire entourée de maisons cossues, dont les portes sont en bois avec de gros clous, ou bien ce sont des grilles en fer forgé, à travers lesquelles on aperçoit des plantes vertes, un intérieur un peu mauresque.

La cathédrale se fait remarquer par son mélange d'architectures. La façade a du dorique et du corinthien; à l'intérieur la tournure générale est gothique; puis deux chaires en bois sculpté et doré, style Louis XV, se font pendant dans le chœur. Un grand bénitier en argent date, paraît-il, du quinzième siècle.

Nous continuons ensuite pour aller visiter un hôtel anglais, « Santa Brigitta », à 8 kilomètres dans l'intérieur.

Le pays est volcanique, toutes ces montagnes sont d'anciens cratères, quelques collines sont formées de cailloux roulés, cimentés entre eux; sur ce terrain les routes ne sont pas difficiles à entretenir, nous allons très vite, et nous dépassons des cabriolets et nombre de petits baudets.

Un petit ruisseau descend le long de la route; c'est la

richesse de la contrée ; dans les creux, il y a des plantations de bananiers et de cannes à sucre ; quelques palmiers donnent un peu d'ombrage. Nous n'avons vu qu'un bois de pins sur le versant d'un ancien cratère ; la brume de la mer entretient chaque matin l'humidité sur ces hauteurs et vient en aide à la végétation. Grâce à elle on peut nourrir des vaches et des chèvres. Les haies du pays sont des aloès, et sur les murs poussent de gros cactus. Avec la chaleur, la poussière augmente, les petits et les grands mendiants aussi !

Santa Brigitta est un hôtel qui n'a rien de remarquable. Un jardin, dont on se lasserait très vite, renferme des plantes analogues à celles de la Riviera. Les Anglais qui s'y trouvent ne sont pas très chics ; on les prendrait plutôt pour des boutiquiers. La vue de la terrasse de l'hôtel est très limitée, quelques ruines volcaniques, une mer qui se confond avec la brume, tout cela ne justifie pas la réputation des Canaries.

En somme, l'impression générale est défavorable.

Las Palmas est un endroit où l'on passerait huit jours avec plaisir, mais je ne suis pas sûr qu'on s'y amuserait tout le temps.

Rentrés à bord par le même chemin, nous assistons à la fin du chargement du charbon. La grande Canarian Coaling C^y est certainement une affaire qui rapporte ; tous les navires d'Afrique et d'Amérique ont besoin de ses services.

Autour du navire les canots espagnols se font de la concurrence ; on y vend vraiment de tout : des bananes, des noix, des oranges, des serins et des perruches.

Les cigares, qui valaient la veille 40 francs le cent, se

donnent maintenant pour 3 francs. Des gamins tout nus (ils n'ont d'ailleurs qu'une chemise lorsqu'ils sont habillés) plongent pour attraper des sous qu'on jette dans la mer.

A 2 heures, après avoir embarqué tout un mobilier de jardin d'hiver, acheté par un jeune ménage, un docteur colonial, nous partons en saluant. Les Anglais nous rendent le salut.

Nous sommes de nouveau en pleine mer, nous sommes pris en travers par de longues et lentes ondulations qui nous balancent plus que jamais. Le *Stamboul* n'a pas de quille, de sorte qu'il ne résiste pas au moindre mouvement des vagues.

Aujourd'hui on montre ses complets blancs et ses casques.

Le 16 nous serons à Dakar.

15 février 1903.

Nous sommes sur le banc d'Arquin, mais trop au large pour apercevoir la côte; c'est dans ces parages qu'eut lieu le naufrage de la *Méduse*.

Il y a beaucoup de poissons à en juger par les bandes de goélands qui rasent la surface de l'eau; il y a aussi une bande de baleines et de marsouins. Nous avons vu des argonautes, ces petites bêtes ouvrent une de leurs coquilles pour mettre à la voile, elles sont roses et bleues.

On cherche, au coucher du soleil, à apercevoir le rayon vert; c'est une légende des marins, qui veut que le dernier rayon soit de cette nuance; je ne l'ai pas encore vu.

Vers Konakry, 18 février 1903.

Nous avons visité Dakar avant-hier ; après avoir doublé le cap Saint-Vincent, on longe l'île de Gorée, rocher d'un côté et plage de l'autre ; l'île est couverte de maisons.

C'est là, à l'abri d'un fort, que se concentrait autrefois le commerce, lorsqu'on n'osait pas encore faire de longs séjours à terre.

Une jetée, un fort en construction, une côte plate bordée d'arbres où l'on distingue des toits, voilà Dakar.

Un autre Fraissinet est dans la rade et partira ce soir pour la France. Une petite canonnière blanche à roues représente la flotte française dans notre port de guerre ; avec les remorqueurs de la rade, voilà qui « beats everything ».

Les rues de Dakar sont des routes bordées d'arbres, des acacias et des mimosas ; les maisons sont sans intérêt, en bois ou en terre, avec un semblant de jardin.

La poste, avec un guichet de bois, est digne de la province ; des nègres font les commissions des blancs ; j'ai envoyé quarante cartes postales, comme au nouvel an ; je crains qu'il n'en reste en route.

La race indigène est intelligente, mais laide ; les femmes, vêtues de pagnes multicolores, les hommes, de n'importe quoi, vieux képis et vieilles vestes militaires ; dans les comptoirs, les négresses font leurs achats avec leurs petits pendus par derrière ; les enfants sont le plus joli produit du pays ; ils ont la peau fine et douce et sont toujours souriants.

Dans les comptoirs, les employés parlent la langue du pays ; on vend de tout, fer-blanc, conserves, habits, perles et bibelots. Une mulâtresse, à l'européenne, très digne, fait des observations à un nègre qui frôle sa personne.

Le marché aux poissons, sous un toit ouvert de tous côtés, est le centre de l'activité nègre. On y respire surtout une odeur de beurre de karité rance, dont les indigènes s'enduisent le corps ; avec les tessons de bouteille qui leur servent pour se raser, c'est l'article principal pour la toilette et la cuisine.

En passant j'achète une ombrelle, et nous rentrons à bord ; là on critique mon achat et on me fait promener sur le pont ; les vieux côtiers ne comprennent pas l'usage de cet appareil ; néanmoins, je reçois l'approbation des dames et de M. B...

Autour du navire, des nègres, dans une pirogue, sollicitent des sous *français* ; on dit qu'ils plongent sous le bateau pour y chercher une pièce de 1 franc lancée de l'autre côté ; nous voulons en faire l'expérience, mais l'hélice se met en marche. Soudain, sur la rive, des cris se font entendre, des passagers évidemment sont restés en route et cherchent à rejoindre le *Stamboul* ; ils sont cinq dans un petit canot ; le capitaine, bon enfant, fait stopper ; rien d'ailleurs ne l'y oblige ; une autre compagnie n'attendrait pas. Le canot est à l'échelle, mais le nègre veut d'abord être payé et menace de renverser le bateau, ce qui serait chose facile ; il obtient enfin 9 francs, ce qui n'est pas beaucoup, vu l'effort qu'il a fourni pendant 300 mètres au moins. Nous sommes maintenant au complet et nous repartons.

Des soldats indigènes sont campés à l'avant avec toute

leur smala, car la femme doit suivre le mari dans tous ses déplacements, lui préparer sa popote et porter ses bagages. Une femme a chargé son bébé de cricris pour l'empêcher de mourir; les passagers donnent du sucre aux enfants comme à de petites bêtes; un sergent nègre apprend l'histoire de France; il en est à Pépin le Bref; on leur donne, paraît-il, le même programme qu'en France.

Voici, d'après la femme de l'imprimeur de Cotonou, l'opinion des nègres sur la religion chrétienne : « Vous aussi, vous faites tam-tam, pour éloigner l'esprit malin, puisque vous faites de la musique; vous avez des statues fétiches, mais elles sont mieux faites que les nôtres, et vous avez des danses aussi, puisque vous faites des processions. » Les nègres ne s'épatent de rien; tout ce qui est nouveau pour eux, c'est fait par un blanc qui a beaucoup travaillé pour faire ça, « le nègre pourrait aussi le faire, s'il voulait travailler comme le blanc, mais ça n'est pas dans son goût ».

La femme de l'imprimeur, protestante, assiste souvent à un culte français soutenu par une mission anglaise, à Cotonou. Il me semble que la Société centrale d'Évangélisation pourrait faire une petite enquête.

Petit-Beriby, 21 février 1903.

CHÈRE MAMAN,

Nous nous arrêtons aujourd'hui à Petit-Beriby; nous avons eu deux journées très chaudes, et j'ai couché sur le pont avec mon manteau.

Un nouvel administrateur d'une quarantaine d'années et un peu naïf a débarqué à Konacry et nous a bien fait rire; il avait son épée et son fusil et a été très choqué de voir le gouverneur à son aise et sans le moindre galon; il se figurait qu'il s'en irait, en débarquant, créer un poste à l'intérieur; il croyait que tout Konacry serait sur le quai pour le recevoir; or il n'y avait personne, comme pour tout le monde, et on ne l'attendait pas.

Je t'écirai en détail sur Konacry; j'ai visité trois plantations et une briqueterie. Il y a des bois de palmiers sur le bord de la mer, avec des singes; sous bois, des rochers et des sources.

Des caravanes venant de quarante à soixante jours de l'intérieur, apportent du caoutchouc et d'autres produits; il passe 2.000 personnes par jour sur la route du Niger. Il y a effectivement une route jusqu'au quatorzième kilomètre, où je suis allé, et après, ce n'est plus qu'un sentier.

Vers Grand-Bassam, 24 février 1903.

Nous nous sommes arrêtés à Konacry il y a cinq jours. La rade est fermée d'un côté par les îles de Lôs, qui sont anglaises, ce qui nous empêche de fortifier la ville.

Dans ces îles il n'y a qu'un village indigène et un douanier noir qui représente la « Hangleterre ».

L'aspect de Konacry est très riant; de grands palmiers, des fromagers, des baobabs, se détachent sur le ciel et poussent jusque sur la plage. Konacry est dans une île qui devient presque île à marée basse; il y a des avenues

et des boulevards, en angle droit; tout est numéroté, les avenues sont très larges et éclairées à l'huile; un petit wagonnet, poussé par des noirs, fait le tour de toutes les avenues et facilite ainsi le transport des marchandises du port aux diverses factoreries. Le petit commerce est aux mains des Syriens; ils habitent des cases mi-européennes, mi-nègres, vendent les produits courants et font beaucoup de tort aux grandes factoreries; on les accuse, en outre, d'importer la fièvre jaune.

J'ai d'abord visité l'imprimerie du Gouvernement. Tous les employés sont noirs, à part les chefs, et font très bien leur ouvrage; puis, avec un passager du bord, je suis allé retenir une chambre pour la nuit, à l'hôtel.

Le lendemain, je disposais de toute la journée; j'ai trouvé le poteau indicateur de la route du Niger et je suis allé visiter quelques plantations jusqu'au dixième kilomètre. En sortant de Konacry, la route a 15 mètres de large et fait vraiment bonne impression, on voit arriver par là 2.000 nègres tous les jours, hommes et femmes, celles-ci quelquefois avec un petit dans le dos; ils font ainsi, en longues files, des voyages de quarante ou cinquante journées, pour des commerçants de l'intérieur; on leur donne 50 centimes par journée, et le nombre des journées est fixé d'un point à un autre.

Ils apportent du caoutchouc, de l'ivoire, des noix de kola, etc. et ils prennent à Konacry des tissus, des perles ou des sacs de sel; la valeur d'un de ces chargements, sauf pour le caoutchouc, est de 3 à 4 francs (25 à 30 kilos).

A l'extrémité de Konacry, avant de passer le pont qui vous mène à la terre ferme, se trouve un immense

hôpital où il n'y a pas de malades; à droite et à gauche de grands palmiers, de hautes herbes, qui parfois dépassent la taille d'un homme; des bois de mangliers indiquent l'emplacement d'un village nègre, caché dans la verdure. Je prends un sentier pour visiter un de ces villages.

Une haie circulaire en bambous tressés vous laisse passer par deux entrées; des petits nègres se sauvent, les parents vous disent bonjour et vous regardent avec indifférence. Il y a deux sortes de cases dans ce pays, l'une, simple cône de petites dimensions, recouvert d'herbes sèches et fort peu confortable; l'autre a d'abord un mur en terre glaise d'un mètre de hauteur, un toit de chaume prolongé fait une galerie circulaire où l'on suspend un hamac qui ne reste jamais inoccupé; quelques troncs d'arbres retiennent devant la porte un tapis de sable de mer où se prélassent les enfants.

La méthode indigène pour élever les murs est très simple : toute la famille pétrit de l'argile, en fait de grosses boules, et on s'en sert comme de briques en entremêlant le tout de branchages; on égalise ensuite à l'argile et il n'y a plus qu'à laisser sécher; lorsque les termites, au bout d'une saison ou deux, ont percé les murs de part en part, on sort ses frusques, et en deux jours s'élève une nouvelle demeure.

Au cinquième kilomètre, la route n'a plus que 4 mètres de large, et nous sommes au jardin d'essai de la colonie; les bananes et les ananas semblent venir très bien; il est vrai qu'il faut 10 kilos d'engrais chimique par plant de bananier.

On dépense environ 50.000 francs par an pour le

jardin d'essai; on peut donc dire que, pour l'instant, il coûte plus qu'il ne rapporte.

Au huitième kilomètre, 3 mètres de largeur de route; et on continue de rencontrer les caravanes du Niger. Une briqueterie a, près d'ici, une concession; il y a à 200 mètres de la mer des couches d'argile importantes; j'ai refait dans l'après-midi cette même route avec le vélo du propriétaire de l'hôtel; le propriétaire de la briqueterie demeure un peu plus loin; il me montre sur la plage une petite mare d'eau douce abritée de palmiers, là se trouvent de nombreux singes; des biches et des sangliers viennent y boire, et, il y a quelques mois, un petit éléphant s'est égaré jusqu'ici.

Depuis que l'on a construit un wharf en pierre à Konacry, l'action de la mer devient très sensible à cet endroit; en un an la mer a emporté 8 mètres, et bientôt les singes iront chercher ailleurs un peu d'eau potable.

Après le quatorzième kilomètre, la grande route nationale de Konacry au Niger n'est plus qu'un misérable sentier qui est loin d'être carrossable, comme on a eu le toupet de l'écrire.

Le chemin de fer atteint, à 60 kilomètres de Konacry, une région destinée à un certain avenir; plusieurs grands cônes volcaniques, dont le plus élevé a 1.000 mètres, seront plus tard le siège de délicieux sanatoria; il est même possible que l'on vienne habiter dans cette partie du pays, en se rendant à Konacry pour ses affaires, à l'instar de Londres ou de New-York.

Nous quittons Konacry à minuit et nous arrivons le matin à Petit-Beriby, longue plage bordée de palmiers; toute la côte est maintenant la même jusqu'à Cotonou.

C'est ici que commence la barre, succession de deux à trois vagues de 2 à 10 mètres de hauteur, que l'on passe avec des canots européens taillés en pointe aux deux extrémités, et montés par une équipe de 4 à 8 indigènes, suivant la force des vagues. Les nègres, assis sur le bord du canot, munis de pagaies multicolores et de formes diverses, sont vraiment beaux, ramant en cadence; mais je parlerai de la barre si j'ai l'occasion de la passer.

Les navires embarquent ici des Kroumirs, nègres du pays, admirablement conformés et musclés; ils remplacent les chauffeurs et les soutiers à cause de la chaleur; le steamer siffle et, une demi-heure après, on voit les nègres mettre leur pirogue à la mer, passer les grosses vagues et venir offrir leurs services. On leur donne 1^f25 par jour, argent qu'ils dépensent dans les factoreries de la côte. — « *Stamboul*, y a bon, bon capitaine », etc. — N'empêche que, le soir même, un matelot les a brutalisés et ils se sont tous défilés à la faveur de la nuit. Nous avons embarqué le complément à Grand-Beriby, trois quarts d'heure plus loin.

26 février 1903.

Nous quittons Grand-Bassam. Nous y avons vu le fameux wharf qui permet le déchargement des marchandises en évitant la barre.

Grand-Bassam est installé sur une étroite langue de terre entre la mer et la lagune; la situation sanitaire est souvent mauvaise; le gouverneur vient de faire brûler

toutes les cases nègres et interdire à ceux-ci le quartier européen.

J'ai passé la fameuse barre : le canot a attendu que la grosse vague soit passée et nous nous sommes échoués sur la plage. Pour revenir, j'ai été un peu éclaboussé en passant par-dessus la lame, mais, en somme, l'émotion est nulle. Dans la journée, la barre est devenue plus forte, une chaloupe pleine de charbon a chaviré, mais les noirs, qui avaient vu le coup, étaient dans la mer bien avant le charbon.

Dans ces parages il n'y a pas de requins, on peut donc se mouiller sans danger; les noirs sont dans l'eau en débarquant leurs marchandises; les bœufs surtout étaient amusants : on les culbutait sur la plage où la mer les recouvrait, calmant ainsi leur commencement d'irritation; après quoi ils suivent docilement leur gardien.

A bord du *Stamboul*, 27 février 1903.

Demain nous arrivons à Cotonou, tout le monde fait ses malles, écrit ses lettres; la sirène a marché toute la nuit à cause de la brume; une dame a forcé son mari à monter sur le pont voir ce qui se passait.

On se met maintenant à son aise sur le pont; à Las Palmas on allait à terre avec des gants, à Dakar ni gants ni faux-col; à présent on se promène en pantoufles et en pyjama.

Dans les escales, ce qui m'a frappé, c'est la solidarité entre les noirs; j'ai donné à un tout petit quelques mor-

ceaux de sucre, il a immédiatement partagé avec ses camarades. Nous avons aussi donné une miché de pain à une équipe de piroguiers : le chef a fait neuf parts égales, pendant que les autres continuaient de ramer, ayant toute confiance en lui.

Cotonou, 3 mars 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai trouvé à me loger, en débarquant ici, dans une maison construite pendant la campagne et réservée aux passagers. Je prends mes repas à côté, chez M. B...; il y a là son fils et le jeune Poisson. Je viens d'aller passer un jour à Porto-Novo, par la lagune, et j'ai profité du bateau du gouverneur, pour voyager avec lui, sans frais.

Porto-Novo est une grande ville indigène avec des factoreries blanches; beaucoup de grands arbres parmi les maisons en bois ou en terre battue, très coquettes et avec une grande cour. Dans les rues, des chèvres et des moutons broutent les feuilles sèches et les épluchures de bananes et autres.

Le commerce de Porto-Novo se fait surtout par Lagos; la navigation est facile par la lagune.

J'ai déjeuné avec des passagers du *Stamboul*, et logé chez un monsieur suisse; j'ai fait des achats de conserves pour mon voyage et passé au Gouvernement pour mon livret militaire.

Il y a des missions protestantes et surtout catholiques.

Une église romane fait sonner ses cloches le matin et à l'Angélus; on se croirait en France lorsqu'on se réveille.

La chaleur est très supportable, frais jusqu'à 9 heures, puis assez chaud, et il fait de nouveau bon après 3 ou 4 heures; on a beaucoup de brise, soit de mer, soit de l'intérieur.

Je suis rentré hier soir par un remorqueur; la traversée est longue; on passe dans de grands lacs sans profondeur, 1 à 2 mètres. Il y a des villages lacustres: tout à fait la civilisation préhistorique.

Je partirai demain matin pour Abomey; je fais un bout de route avec M. Poisson, profitant pour rien de la voie ferrée jusqu'à Toffo; j'ai une douzaine de porteurs, un boy, un cuisinier; en route je causerai avec Poisson, qui me renseignera sur les diverses parties du pays.

Cotonou est une ville très laide, qui sera bien dans quelques années, lorsque les cocotiers seront grands; on en a planté partout.

On est naturellement assez mal installé dans les cases, sans eau ni lumière; j'ai toutes mes neuf malles autour de moi; et, la nuit, je dresse mon lit sous la vérandah où il fait plus frais.

La société de Cotonou est très convenable; il y a déjà huit dames: M^{me} Poste, M^{me} Docteur, M^{me} Directeur (chemin de fer), etc.

M. Poisson, qui est très bien avec les chefs indigènes, va faire cadeau à l'un d'eux, de la part de M. Borelli, d'une grande pendule, pour l'encourager à faire du commerce avec la Compagnie Coloniale.

Ma vie, jusqu'à présent, a été sans difficultés; ce sera

autre chose dans la brousse et après Abomey. Je prendrai des hamacaires à Toffo, de cette façon on ne marche pas trop. J'espère que je vais continuer à me bien porter, je me sens peut-être mieux qu'en France.

L'anglais est très utile, il ne se passe pas de jour où je n'aie à m'en servir.

On s'habitue très bien à ne pas boire jusqu'au soir, on n'en éprouve même pas le besoin ; je sais quelques mots de nagot : « Wa omi » — cherche de l'eau. — C'est déjà beaucoup de ne pas en manquer.

M. Gallois, qui vient de passer deux jours à Abomey, en touriste, revient enthousiasmé : administrateur très aimable.

Je vous embrasse tous.

HENRY.

Abomey, 7 mars 1903.

J'ai quitté Cotonou, il y a quatre jours, par le chemin de fer ; grande affluence à la gare ; les nègres s'embarquent en 3^e classe, avec les marchandises ; la voiture des premières est un salon avec tables pliantes et fauteuils de paille ; dans la voiture, je retrouve M. Poisson et M. V..., l'ingénieur du chemin de fer.

Sur le quai tout le personnel et M. B... nous font des adieux.

La campagne est jolie : des bois de palmiers, des prairies encore un peu sèches, des moutons et des chèvres.

A Toffo, il y a une factorerie de la Compagnie Coloniale, les indigènes viennent avec des sacs d'amandes, des

vaisseaux d'huile; on achète toute la journée; le commerce prend une grande extension.

A Toffo, nous sommes au bout de la ligne en exploitation, nous montons dans un wagon de marchandises, avec nos porteurs, recrutés à Toffo, et nous arrivons au bout du rail en traversant la lama: c'est une forêt à sol d'argile très marécageux, et qui offre beaucoup de difficultés aux travaux du génie.

Nous déjeunons dans une hutte indigène; M. P..., homme précieux, a une nappe, des serviettes, vin, café, cigares.

A 2 heures, nous montons en hamac.

On s'y met à cheval, les jambes pendantes, le hamac est suspendu à une perche que deux nègres portent sur la tête, l'un marchant devant l'autre.

Nos porteurs pour les bagages (22 hommes) vont moins vite, ayant chacun 25 kilos sur le crâne; ils s'arrêtent dans les villages pour avoir de l'eau et s'espacent le long de la route. A 6 heures du soir, toujours marchant sur le remblai du chemin de fer, nous arrivons à Kinta; là, le génie a construit un quartier général, abandonné pour le moment; les cooks et les hamacaires vont acheter de l'eau au village, on fait dresser son lit chacun à sa guise; j'installe le mien dans la brousse, sous un arbre, il fait une nuit superbe et nous avons un peu de brise fraîche.

A 10 heures, quelques porteurs retardataires arrivent, et tout le monde s'en fut coucher, les nègres sur des nattes, n'importe où. Réveil à 5 heures, on plie bagage et l'on expédie les porteurs, toujours lents à se mettre en branle.

Je me dirige sur Abomey, tandis que P... et l'ingé-

nieur vont sur Dan, à la rencontre du colonel qui dirige les travaux du chemin de fer.

Je traverse des bois, des villages. Tout le monde est aux champs et retourne la terre en attendant la saison des pluies.

Dans les postes, les petits gamins, tout nus, vous saluent militairement de la main gauche. Une route bien tracée, mais où serpente d'un fossé à l'autre un sentier indigène, conduit à Abomey.

A l'entrée du village, je rencontre M. Maire, l'administrateur; il m'invite chez lui et m'offre une jolie chambre à la résidence. Je sors quelques conserves pour la popote commune.

A 2 heures, les grands chefs viennent prendre les ordres. L'administrateur a besoin de cent porteurs pour quinze jours, on convient de 800 francs environ, prime de 200 francs aux chefs comprise.

Avec l'employé du télégraphe, je pars visiter le palais des rois, et l'administrateur m'offre des chevaux qui sont là en pension; ils appartiennent à des officiers revenus de l'intérieur. J'en profite pour visiter, à cheval, les environs : à 3 kilomètres, à l'entrée du plateau, l'endroit où l'on prend l'eau. Des femmes sont là, dans des trous creusés dans le ravin, et ramassent avec unealebasse une sorte de boue que l'on nomme de l'eau. Autrefois Behanzin faisait venir son eau de Zagnanado, à 40 kilomètres de là.

Hier, mon cuisinier m'a demandé la permission de chasser; avec trois cartouches il m'a rapporté trois tourterelles, et je lui dis en plaisantant que l'on pourrait en abattre cinq d'un coup. Il revient aujourd'hui me mon-

trer son butin, il a dans son sac seize tourterelles : « Ce fusil, il y a beaucoup bon. » Nous allons vivre là-dessus pendant trois jours.

La population est très sympathique ; lorsqu'on se promène au milieu de ces noirs, toujours travaillant à leurs champs, toujours gais, on se croirait vraiment en France.

J'ai visité d'autres sources, près d'Abomey, on y arrive par de jolies routes encaissées et recouvertes par la verdure.

Tout le long de la route, on échange un « akou », — bonjour, — avec les porteurs d'eau. Je suis ensuite arrivé au sommet du plateau d'Abomey, d'où l'on domine une longue plaine ondulée qui s'étend vers Zagnanado. On se rend compte de là que le Dahomey n'est pas un pays plat.

Il vient d'arriver de la côte six sous-officiers allant à Zinder. Ils ont joué aux cartes sur le bateau, et il y en a deux qui ont tout l'argent des autres ; on ne leur fournit que deux hamacaires, ce qui les oblige à marcher un peu ; à douze journées d'ici, ils auront un cheval.

Le gouverneur général va venir, mais je serai déjà parti pour Atchérivé et Paouignan. Je vais retrouver là M. Poisson qui va acheter du coton du côté de la frontière allemande ; je vais en profiter pour visiter ces régions avec lui.

8 mars 1903.

Je pars demain pour Atchérivé, visiter une région d'élevage et, dans huit jours, pour Savalou avec Poisson

qui m'a dit qu'il me demanderait de surveiller ses agents en son absence.

La chaleur est très supportable, en somme, et il y a plusieurs personnes qui n'ont jamais eu la fièvre ; j'espère pouvoir en dire autant.

Abomey, le 9 mars 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je viens de recevoir ta lettre du 2 février.

Je verrai M. B... avant son départ, et j'aurai peut-être quelque chose de plus précis à t'écrire ; il m'a promis de m'aider, mais il n'y a pas assez longtemps que je suis ici pour espérer déjà des résultats ; je pense qu'il veut avoir au moins le temps de me juger.

D'après Poisson, il ne faudrait pas commencer l'élevage tout de suite, mais faire d'abord un peu de commerce avec les nègres, ce qui rapporte toujours et paie les frais généraux.

M. Poisson a l'intention d'acheter des ânes pour réduire les frais du portage ; un porteur coûte en effet 1 franc par jour, ce qui fait assez vite une grosse somme ; je laisse trois de mes charges ici, de façon à faire toujours cette économie.

Tous mes compliments à Marc, surtout pour sa place en français.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

HENRY.

15 mars 1903.

D'Abomey je suis allé à Atchéribé, par le remblai du chemin de fer ; là, j'ai trouvé le capitaine Clément qui dirige les travaux du pont sur le Zou.

Un jour de marche.

Je suis allé de là à Paouignan pour changer mes hamacaires ; il y a là un vieux chef avec lequel j'ai discuté pendant une heure pour obtenir des hommes et non des enfants.

Il n'y a qu'un blanc, agent des Postes, à Paouignan, qui est en mauvaise intelligence avec l'administrateur de Savalou ; ce dernier l'a prié de ne pas donner d'ordres au chef, de sorte que les blancs sont assez mal reçus. Je suis allé visiter le confluent du Zou et de l'Agbado, j'ai passé une nuit dans la brousse ; il y a de l'herbe, des arbres rabougris ; les buffles sont nombreux ainsi que les singes et les pintades. Un oiseau de proie nous a envoyé un pécari pour notre déjeuner.

J'ai vu, à Atchéribé, le gouverneur général.

Je suis cette nuit à Dan où il y a des sources à visiter. Ce serait une place d'élevage, et, pour le commerce, les villages sont nombreux.

Tous ces jours-ci j'ai mangé avec les officiers ; on apporte un couvert, une boîte de conserves, le produit de sa chasse, tourterelle ou pintade ; les racines d'igname remplacent les pommes de terre, c'est tout à fait le même goût.

En arrivant dans un village, on est reçu par le chef

ou bien on l'envoie chercher ; il vous fait apporter de l'eau, vous donne un poulet, ce qui exige un cadeau en échange ; les œufs sont très rares ; j'ai eu du lait à Paouignan, où le chef a un troupeau de trente bêtes.

Je pars cette nuit pour Atchérivé, pousser une pointe sur Gonsouë, à droite de Paouignan.

Atchérivé, 29 mars 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'attends toujours M. P..., qui arrive dans deux ou trois jours, et je rayonne dans tous les environs ; je suis allé à Setto, à Badagbad, à Bedavo ; j'ai descendu un torrent qui va de Setto jusqu'au Zou ; enfin, je tâche de connaître le pays.

Le colonel Guyon, qui dirige les travaux du génie, m'a donné quelques renseignements ; il ne faut pas se décider trop vite, pour se rendre compte du pays pendant la saison des pluies qui va commencer cette semaine. Il faut donc, pour faire de l'élevage, avoir de hautes collines, sur lesquelles on peut se retirer pendant la saison des pluies, puis on descend jusqu'aux rivières, à mesure que l'eau se retire.

La région que j'ai visitée hier, au nord de Bedavo, pourrait convenir très bien ; ce serait alors à Paouignan qu'il faudrait faire du commerce.

Je dors très bien et mange mieux encore ; j'ai un cook de premier ordre et un boy passable. On mange tous les jours un poulet ou du cabri aux haricots, voilà un plat d'ici.

J'ai tué plusieurs poules d'eau, des perdrix grosses comme des poulets; j'ai aperçu une sorte de loutre et de nombreuses biches; il y a aussi beaucoup d'antilopes de la taille d'un cheval; mais on les voit rarement.

J'ai commencé à apprendre la langue du pays, on doit parler assez bien en six ou huit mois. On jouit alors d'un certain prestige, parce que les indigènes, qui craignent les interprètes qui les font chanter, s'adressent directement à vous.

On vit en somme très bien ici et pour pas cher; on trouve des oignons, des tomates, des épinards, une sorte de mâche comme salade, des ignames comme pommes de terre, des oranges — quarante pour un sou, des haricots du pays, du maïs. On achète partout du sel, le piment sauvage remplace le poivre.

On vous apporte beaucoup de poisson du Zou, il y a de grandes carpes qui sont vraiment très bonnes. Je viens d'acheter une grosse perdrix, six sous; elle avait été prise dans un piège à rats.

Je te fais ci-contre une carte pour te montrer où je suis, les + sont les endroits où j'ai campé. La circulation devient compliquée, le chemin de fer réquisitionne beaucoup de monde : de 3.000 à 4.000 hommes, et il en faut encore 1.500 pour porter les charges des lignes télégraphiques dans le nord.

Dassas-Zoumé, 12 avril 1903.

CHÈRE MAMAN,

M. Poisson est venu me retrouver à Atchérivé, comme je le disais dans ma dernière lettre; nous avons été

ensemble à Paouignan d'abord. Le postier de Paouignan m'avait remis de la poudre d'or prise dans les puits du pays, et M. B... voulait s'assurer par lui-même de ce que ça valait ; nous pensons que ça ne vaut rien ; puis je suis allé avec Poisson aux Dassas, le pays que l'on nomme pompeusement la petite Suisse ; il y a de grosses collines de granit fendues et polies par la pluie, avec des villages perchés dessus. Maintenant que la paix est rétablie, les habitants reconstruisent leurs cases en bas, au milieu des palmiers. Il y a là un vieux roi qui se fait suivre d'une chaise de cuisine, lorsqu'il se déplace ; il se voile la face pour boire et les assistants se détournent ; il nous a demandé une bougie, mais nous n'en avons pas assez pour lui faire ce cadeau.

Nous avons couché dans la case du chef, construction en terre, à deux étages (on ne monte pas au second, ce n'est que pour le bluff), et nous avons très bien dormi.

Nous sommes allés ensuite à Savalou, une assez longue étape, où nous avons monté deux égreneuses à coton que P... avait amenées démontées. Il n'y a pas moyen d'acheter de coton, l'année ayant été très mauvaise ; nous n'avons pris que cinq balles à titre d'échantillon. C'est regrettable pour moi, parce que j'aurais été chargé de l'égrenage de 1.500 à 2.000 balles pour le compte de la Coloniale ; ce sera pour l'année prochaine.

A Savalou il y a un administrateur et un roi nègre, Sa Majesté Baguidi III, qui nous a très bien reçus.

Son prédécesseur est mort il y a deux mois, et a été enterré dans la plus stricte intimité, cinq jours après. Puis, on a annoncé officiellement sa mort à ses peuples éplorés. Après deux jours de lamentations, on est venu

rendre hommage au nouveau prince, qui ne peut pas porter avant quelques semaines le costume officiel, qui se compose de défroques européennes.

Savalou et la résidence sont au pied d'une montagne à deux bosses ; il y fait très chaud, la montagne arrête l'air et reflète les rayons du soleil. Nous y sommes restés le temps d'égrener notre coton, ce qui a pris deux jours, puis nous sommes allés jusqu'à la frontière allemande, à Djaloucou.

Il y a là un gros chef qui est en train de défricher la brousse pour faire de grandes plantations de coton ; nous lui avons promis de lui acheter toute sa récolte l'année prochaine ; il faudra que je retourne par là.

Le vieux chef nous a accompagnés au bout du chemin sur la route de Savalou ; M. P..., avant de partir, m'a photographié, en train de déplier la Casa ; vous aurez l'épreuve.

Nous sommes maintenant revenus à Dassas-Zoumé ; le vieux roi est là qui me regarde. Il vient de me promettre un petit boy qui me servira dans la maison et qui, en échange, apprendra le français ! C'est très avantageux d'avoir avec soi un fils de chef ; et puis le moyen est économique.

J'ai couché sur le matelas du lit de Poisson ; nous avons quatre ânes avec nous, dont un porte mon lit, mais nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus.

C'est aujourd'hui dimanche de Pâques et l'anniversaire de Poisson, mais, dans la brousse, les jours de fête ne comptent pas.

Demain nous serons à Paouignan, où je vais choisir une petite concession à vingt minutes du village ; il est

convenu que Poisson me laisse les ânes, et d'autres encore qui vont arriver ; je vais les employer à me chercher au bout du rail, à Toffo, des marchandises que je vais vendre pour le compte de la Coloniale. Dans deux mois, je vais faire planter du coton d'Égypte et essayer des engrais qui vont arriver.

Sitôt que j'aurai un puits, une case bien faite, un nègre pour m'aider dans le commerce, et qui ira avec des ânes sur les grands marchés des Dassas, je vais aller dans le nord pour me procurer des ânes et organiser un service de transport jusqu'à Parakou. Il y a là des bénéfices à réaliser ; je vais y travailler dès que j'aurai les mains libres.

Paouignan va devenir un centre important pour le coton, lorsque le chemin de fer y aboutira, et je crois que je serai bien placé pour me caser. Le directeur du chemin de fer va venir s'y installer prochainement, soit une vingtaine de blancs et trois ou quatre mille nègres ; on pourra donc vendre beaucoup de choses, vin, eau de Saint-Galmier, sucre, sel, etc. Il y a aussi les traitants du nord qui viendront ici prendre des sacs de sel et de sucre, au lieu d'aller jusqu'à Abomey.

Pour l'instant, je suis très content et je ne puis pas désirer mieux.

Vous allez avoir dans deux mois environ la visite de Poisson, qui vous donnera de mes nouvelles. Il faudra que Pierre ait l'obligeance de lui remettre toutes mes papiers d'Amérique, etc.

Voilà nos ânes qui arrivent paisiblement ; je retrouve toutes mes affaires et tes lettres.

Paouignan, 3 mars 1903.

Mes compliments à Pierre qui se met au vélo. Dis-lui de me chercher une bicyclette pliante et pratique, le nickel peint en noir et caoutchouc creux; je pourrai m'en servir dans la bonne saison et ça me fera faire des économies; peu importe l'élégance.

On parle ici une langue assez simple, toute en locutions, pas de verbes, ou très peu, le son en est très agréable et ça ne ressemble pas à du nègre.

On mange du ragoût de poulet au piment, aux tomates, au riz; on a des œufs, deux pour un sou, de la biche qui a le goût du bœuf, canards, pintades domestiques, moutons et cabris; haricots, maïs du pays; tout cela facile à se procurer sur les marchés indigènes, et, d'ailleurs, j'aurai bientôt mon jardin et ma ferme.

Nous venons de visiter le marché de Dassas-Togou; nous avons rapporté quelques jolies calebasses qui servent à garder l'eau; M. P... a acheté des graines pour le Muséum de Paris, des paniers, de l'amadou, du mil pour les ânes, un échantillon de tabac indigène; on vendait aussi de l'indigo, du maïs, de l'eau ordinaire, propre par extraordinaire; aussi du chapalou, sorte de bière faite avec du mil germé, séché et bouilli, dont nous faisons une grande consommation. Bref, nous avons tout vu et tout senti; les poissons séchés, la viande séchée, le savon indigène, etc., puis nous sommes revenus déjeuner.

J'oubliais de te dire que nous croquons tous les jours,

au sel, des petites touffes d'oignons délicieux, cinq petites bottes pour un sou, on ne peut vraiment pas s'en priver.

Paouignan, 16 mars 1903.

Hier, à Pekpéré, rien vu de bien spécial, toute la population nous regardait; nous avons déjeuné au milieu du marché. Poisson me quitte demain, nous avons visité le terrain que je vais demander en concession, deux petites collines avec beaucoup d'air. Nous avons fait nos derniers arrangements; les quatre ânes sont partis pour me chercher des provisions et des marchandises; P... se débarrasse, en ma faveur, d'une masse de caisses vides et d'une collection d'outils précieux, ainsi que de cordes, de plomb et de bouteilles de Saint-Galmier.

Et maintenant, nous recevons la visite du chef de Paouignan, nous lui parlons coton et arachides; je crois que je vais très bien m'entendre avec lui.

Je vous embrasse de tout cœur.

HENRY.

Paouignan, 25 avril 1903.

Merci, ma chère Tante, de votre lettre du 2 mars; il y a une semaine déjà qu'elle est dans ma poche, mais il n'y a que deux courriers par mois, et j'ai changé si souvent de place qu'il n'y a que trois jours que je com-

menge à répondre aux lettres que je reçois, j'en suis au n° 13.

Mon voyage a été aussi agréable vers la fin qu'au commencement, j'ai déjà vu pas mal de pays, Paouignan étant à 200 kilomètres de la côte, et je suis allé me promener à trois jours au nord.

Pa. sera le terminus de la ligne dans une année d'ici, et j'attends de savoir l'emplacement de la gare avant de demander une concession.

Je suis provisoirement dans la nouvelle poste, une grande case en terre battue, couverte de paille, où les portes tiennent lieu de fenêtres, avec des nattes en guise de vitres; le plancher est de sable, un peu surélevé, de sorte que les bêtes n'y viennent pas ou presque pas..... Mon eau est dans une grande jarre et je viens de verser une souris dans ma cuvette.

Vers le matin, je reçois la visite du chef, nommé Ada, un beau monsieur avec un chapeau de paille d'un mètre de circonférence, recouvert d'une peau de singe, un vrai chapeau de chef (of 75).

Il me dit « akou » et je réponds « akou » (bonjour), et ainsi de suite à trois ou quatre reprises; ensuite, il me dit « afou da bouéa » — vous allez bien, et je dis « mi fou dabé » — je vais bien. Les formalités sont alors terminées et je demande de l'eau, une poule (kokelo), des œufs (kokelosi), des porteurs ou des travailleurs; comme il sait que je n'ai pas de tafia, il ne reste pas trop longtemps, et je commence la journée avec un litre de lait.

J'attends en ce moment des marchandises que je vais vendre à Pa. Je vais aussi recevoir des graines de coton,

faire débarrasser 3 hectares, dès que j'aurai ma concession, et faire divers essais de culture avec ou sans engrais.

J'ai reçu une carte d'Édouard, qui me demande des renseignements sur le climat; dans le cas où j'écirais de son côté, et comme vous êtes de son côté, je vous prie de les lui transmettre; les nuits sont fraîches, et le matin on se lève avec le jour, il fait bon jusqu'à 10 heures. Après cela, jusqu'à 3 heures, il est prudent de ne pas sortir, c'est le moment dangereux de la journée; dans les maisons on reste couvert, dans le cas où un rayon de soleil viendrait à percer. Toutefois, dans les maisons, il fait en général frais lorsqu'elles sont construites d'une façon intelligente, du côté de la brise. La chaleur est humide sur la côte, l'air est lourd, mais ici on a la sensation des rayons solaires, qui tapent dur, comme on dit.

Après 3 heures, il fait bon, température normale, comme chez nous. Il n'y a pour ainsi dire pas de petit jour, on passe du jour à la nuit, et vice versa, en moins de dix minutes; la vie reprend instantanément, et je suis debout pour lancer des pierres aux cabris qui mangent déjà la clôture de mon poulailier. Je viens d'acheter de l'eau, c'est assommant, 50 centimes pour une jarre d'eau sale; je ferai bientôt creuser un puits.

Comme autre blanc, ici, il y a le postier; nous nous voyons cinq minutes le soir; l'administrateur est à deux jours d'ici, à Savalou; de temps à autre, il passe des sergents qui vont à Zinder; de tristes échantillons en général, peu aimés, et qui se croient obligés de crier ou de menacer lorsqu'ils demandent quelque chose.

Je viens de montrer mon lit de camp au chef, en lui disant que le roi de Dassas-Zoumé m'en avait commandé un; il n'a pas voulu rester en arrière, et le cook m'a traduit que « lorsqu'il aurait un peu galette, lui acheter lit ». Il m'a aussi commandé un complet kaki; ce que je vais rire en le voyant là-dedans; il suffit qu'un chef achète quelque chose pour que les autres suivent le mouvement. Ils sont en admiration devant mon tub de toile et toutes les étoffes imperméables en général.

Tous les blancs ont un surnom, par exemple « celui qui aime beaucoup les noirs, mais qui leur tape dessus un petit peu ». M. Poisson, naturaliste, est connu partout sous le nom de « ramasseur d'herbes ». Je ne connais pas encore le mien.

Excusez les taches, je n'ai pas encore de table, je n'en ai que les quatre pieds; pour l'instant, je suis assis sur une caisse dont le couvercle est ouvert, pour assurer l'équilibre. Je vous ai dit que l'on est toute la journée en pyjama, les bras nus, c'est délicieux.

Bien des choses à tout le monde à Genève.

Ma santé est bonne, c'est pourquoi je n'en parle pas.

Pa., 27 avril 1903.

Merci, chère Maman, de ta lettre du 28 mars; ce sont les premières nouvelles sur M. Horace Monod. Je suis content que ma lettre de Konacry vous ait fait plaisir; j'ai moins de détails maintenant à vous donner.

Mes petits ânes sont arrivés avec du sucre, du vin, et

de gros sacs de sel ; c'est un commencement, ils vont repartir après-demain.

J'ai trouvé une source au milieu du village, sorte de trou où les indigènes prenaient un peu d'eau, j'ai maintenant de l'eau propre ; j'ai fait bonne connaissance avec l'agent des Postes, nous achetons ensemble un mouton par semaine, ils sont très bons par ici, et se vendent cinq francs.

Les sacs d'arachides que nous donnons au chef de Pa. sont arrivés hier, il voulait me faire payer le portage ; on lui donne la semence, on lui achète la récolte et ça ne lui suffit pas. Il vient de me faire une visite, et, comme je ne lui offrais toujours pas de tafia, il n'a fait qu'entrer et sortir ; d'ailleurs, il y a longtemps que je ne lui demande plus rien et que je recrute moi-même les hommes qu'il me faut.

Un indigène m'a fait cadeau de huit grosses papayes, parce que, m'a-t-il dit, il avait entendu que je demandais au chef d'en commander, et que le chef ne commandait rien du tout ; il a été très froissé quand je lui ai offert de les lui payer.

Un adjudant qui descend de Zinder (trois mois de route du côté du Tchad) me dit que, là-bas, il n'y a que du sable ; autrefois, on passait par territoire anglais, pour avoir de l'eau. Il n'y en a pas pendant 600 kilomètres ; cette distance est réduite à 200 actuellement, car on a creusé des puits. En les creusant, on a rencontré de la tourbe, ce qui montre qu'une forêt a existé là ; et, plus bas, des coquillages marins ; comme tout se transforme !

Et dire que l'on parle de la réunion du Congo au Soudan par le Tchad.

Je vais toujours bien et ne dépense plus grand'chose, maintenant que je ne bouge plus.

N'envoyez pas de complets blancs, je n'en porte pas, et mon boy a autre chose à faire que de laver toute la journée; pour le moment, il me ramasse de la salade.

Je t'écris un peu en décousu, voilà quatre fois que j'ai été appelé et obligé d'aller au bout du village.

Pa., 10 mai 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu hier tes lettres des 3 et 13 avril et j'ai juste le temps d'y répondre pour le courrier du 20.

J'ai reçu hier par mes ânes deux sacs de graines de coton d'Égypte, que je suis chargé de distribuer aux chefs de Pa., Dassas, Savalou, Djaloucou, à trois jours d'ici.

Je vais dans un mois faire débrousser 4 hectares et faire des essais pour le compte de la Compagnie Coloniale.

L'emplacement de la gare est fixé; je vais ces jours-ci délimiter ma concession; j'ai trouvé des sources, ça va bien. Il y a deux sergents qui vont m'aider pour l'arpentage du terrain.

J'ai acheté un beau et fort cheval, c'est bien agréable de ne plus voyager en hamac; je l'ai depuis huit jours, et il me suit déjà dans le village, comme un chien.

Le chef de Pa. m'a acheté un pagne et du sucre, pour envoyer en cadeau à Baguidi III, roi de Savalou,

pour lui faire dire qu'il y a bon blanc ici : « Blanc qui fait commerce, il y a bon. »

Pa., 27 mai 1903.

La vie se continue paisiblement, rien de nouveau depuis huit jours; j'ai loué trois cases dans le village, pour ne plus rester dans les bâtiments de la poste; je déménage ces jours-ci; c'est d'ailleurs bien simple, on prend ses malles et ses casseroles!

Mes ânes m'ont apporté des pains de sucre, la vente continue satisfaisante; j'attends l'ex-boy de Poisson, qui va m'aider pour le commerce; mon cuisinier a pris mes intérêts comme siens, et me rend de nombreux services; le petit boy, un sauvage d'ici, se dresse bien, parle un peu; on commence à prendre ses habitudes d'intérieur.

Je suis de nouveau au mieux avec Ada, une paire d'amis, il fait de grands progrès pour faire nettoyer le village. Je vais avec lui, demain, choisir les champs pour le coton. J'ai trouvé une nouvelle source et un endroit favorable au cresson, je vais en semer après avoir écrit cette lettre.

Hier, trois petits nègres de trois à quatre ans m'ont entouré les jambes de leurs six mains; le chef m'a dit que tout le monde était très content de moi dans le village, les grands et les petits.

J'ai reçu des instruments d'arpentage, j'ai pris mes arrangements avec le chef pour la demande de concession, et je la mets sur papier.

Mon aménagement à Pa. ne sera pas très beau, une case nègre ne l'est guère, mais je me fais faire une jolie cour, et la vue est étendue.

Tu apprendras avec plaisir qu'une caisse de savon de 25 kilos s'est vendue en trois jours ; pour des nègres, je trouve que c'est bon signe.

Le jardin du postier a produit des tomates superbes ; ces pauvres postiers passent trois mois dans une place, s'acharnent après leur jardin, et on les déplace lorsque les choux deviennent un peu gros ! Ce sont toujours les mêmes lamentations.

28 avril.

Le courrier ne contenait qu'une aimable carte d'Ivan ; je ferme ma lettre. Je déménage ce matin, et je vais fabriquer de suite une autre table, indispensable pour la circonstance. J'ai bien dîné hier soir, d'un poulet entier, œufs, soupe et fruits.

Pa., 24 juin 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je t'ai envoyé une dépêche pour te dire que j'allais bien.

Je viens de prendre à mon service l'ex-cook du gouverneur du Togoland, qui vient de passer quatre ans dans une école catholique anglaise du Lagos ; j'avais

besoin de quelqu'un, mon cook étant parti, et de deux côtés différents, les indigènes ont prévenu ce garçon qu'il y avait bon Blanc à Paouignan. Il parle allemand et anglais, mais pas encore français.

Je commence des achats de moutons, c'est une bonne affaire qui demandera quelques mois de patience ; je vais aller passer huit jours à la côte, pour me ravitailler.

Les pluies sont un peu plus fréquentes et les nuits sont même froides.

Mon cheval est mort ; ils ne résistent pas au climat ; je l'ai heureusement gardé quatre mois, et il a bien travaillé pour ce qu'il m'a coûté.

Cette lettre est bien courte et manque d'intérêt, je me console en pensant que tu auras vu Poisson.

A bientôt, j'espère, de vos nouvelles.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Pa., 8 juin 1903.

Merci de vos nombreuses lettres, y compris celle de Pierre si complète et si attrayante. J'en ai reçu quinze hier.

Le colonel Guyon vient de repartir, pas tout à fait sûr qu'on suivra ses instructions. Très aimable et sympathique. Il est sans façons et naturel avec ses hommes ; j'ai dîné, lorsqu'il était ici, avec lui et ses deux sergents, et l'on était vraiment très en train.

Tante Adèle m'a envoyé un petit livre qui m'a fait le plus grand plaisir ; quel dommage que Pierre ne l'ait

pas eu pour sa philosophie : *Quinze ans d'éducation*, par F. Pécaut ; que peut-on souhaiter de plus simple que cette morale, chaque petit chapitre est une merveille. C'est cet esprit-là qu'il faut en France, cela commence donc à venir !

J'ai maintenant de l'eau très bonne, c'est une vraie jouissance ; les sources sortent de terre et je vais semer du cresson.

Je suis très bien installé au milieu de Pa. ; une grande cour, de quoi mettre tout un jardin ; j'ai de belles nattes indigènes qui recouvrent les murs de ma case, une chaise longue et mon lit ; je me suis fabriqué de légères et solides tables avec une confortable étagère. La cuisine est très bien arrangée, avec toutes les casseroles accrochées contre des nattes ; un four qui est fait d'une grande jarre de terre cuite fournit de très bon pain et même de petits gâteaux.

Depuis trois mois, mes dépenses personnelles sont très réduites, puisqu'on se nourrit sur le pays.

Je suis très tranquille et commence à parler la langue ; le chef vient me voir souvent, les habitants du village aussi.

Le temps est frais, il pleut la nuit, et vraiment la chaleur est très supportable.

Comme le temps passe vite ! Voilà presque six mois que je suis ici.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Paouignan, 19 juin 1903.

CHÈRE GRAND'MAMAN,
CHÈRE TANTE,

Merci de vos lettres si régulières, auxquelles je n'ai pu répondre jusqu'ici.

Je suis fixé ici en effet. Période d'attente :

1° Pour planter le coton, ce sera dans un mois, les engrais de France sont en route;

2° Il me manque un employé qui s'oublie un peu auprès de sa douce fiancée nègre, à Ouidah; j'ai besoin de lui pour délimiter la concession que je souhaite, et l'arpentage dans les hautes herbes est fatigant en cette saison;

3° Des ânes qui doivent me venir du nord et ne sont pas de rapides marcheurs.

En attendant, le commerce va à peu près, et paie les frais généraux.

De la chaleur, je ne me plains pas du tout; les nuits sont très fraîches, on dort bien; toute l'après-midi est aussi très supportable, il y a du vent toute la journée, et ma case est fraîche et aérée.

Je dîne ce soir avec deux capitaines, l'un rapatrié du Soudan, l'autre vient de délimiter les concessions du nord, et rentre en splendide santé.

Cette semaine, c'est la pleine lune, cela ne vous dit pas grand'chose; seulement les nègres en profitent pour faire leur tam-tam de nuit; au fond, ça n'est pas par religion, mais la danse est leur seule joie, c'est une vraie ivresse.

Le tam-tam dure depuis le coucher du soleil jusqu'au jour; il y a des chanteurs qui se reprennent en chantant toujours la même chose, et puis des coups de fusil font savoir à l'Européen qu'il n'est pas encore temps de dormir.

Parfois, une averse bienfaisante survient, qui fait rater les fusils, abîme les beaux pagnes des dames (car on est en grande tenue de fête), et alors le silence renaît de nouveau.

Vous avez l'air de vous moquer de moi avec votre citronnade; je viens d'acheter pour quatre sous de citrons, neuf pour un sou, cela fait un bon breuvage avec du thé, tout comme vous, et aussi du miel. J'ai enfin trouvé à acheter de la graisse; un cochon gras, c'est presque le loup blanc, aussi la cuisine devient bien meilleure.

Mes médicaments me servent peu, je prends fort peu de quinine.

Pendant que je vous écris, une averse tropicale vient de remplir tous nos récipients et les grandes bâches; nous voilà fournis d'eau pour plusieurs jours.

Je vous quitte, la suite au mois prochain, mais la Pentecôte est passée! où vais-je adresser ma lettre? je ne peux pourtant pas vous demander vos plans trois mois à l'avance, mais ma lettre vous trouvera toujours; cette fois, je ferme, en vous envoyant mes meilleurs sentiments de tendresse et de respect.

HENRY.

8 juillet 1903.

Premières expériences pour planter mon coton. C'est pénible, le chef promet des travailleurs, mais, au jour fixé, personne ne vient; on ne peut jamais compter sur la parole de ces chefs. Ils prétendent avoir des tâches pour le Gouvernement. Cependant, dans la journée, des hommes sont venus se présenter volontairement, donc il aurait pu en trouver. D'ailleurs, ces hommes ne m'ont pas donné satisfaction; je voulais leur donner tant par hectare, pour ne pas avoir à les surveiller tout le temps, je n'ai pu obtenir que du travail par journée. Au bout de la deuxième journée, j'ai mis tout le monde à la porte.

Des hommes de Zagnanado sont venus me demander du travail; ceux-ci sont plus recommandables; j'ai commencé par leur faire réparer le toit d'une case délabrée, dans ma cour, pour que je puisse les avoir à demeure et à heure fixe, le matin et l'après-midi. Un autre Noir, aussi de Zagnanado, est venu me dire qu'il allait m'amener ses deux frères pour travailler dans mes champs; je finirai peut-être par me composer une équipe animée de bonnes intentions.

Je ne tape pas sur mes nègres, j'aime mieux les renvoyer, mais je comprends parfaitement que lorsqu'on traîne derrière soi cinquante porteurs, on soit dans l'obligation de se servir de sa canne, et puis, ce sont toujours les charges dont on a besoin qui n'arrivent pas.

J'ai fait de l'arpentage tout le matin; je n'avais qu'une chaîne de 10 mètres et une petite planche avec une +

pour mesurer les perpendiculaires ; et, sur un hectare, je n'ai eu que 25 centimètres d'erreur. C'est très satisfaisant, pour un travail fait dans la brousse.

Le frère de mon propriétaire a eu une drôle d'aventure ; pour un nègre d'un certain âge, ça n'est pas banal : il s'est perdu dans la brousse. Toute sa famille l'a cherché pendant huit jours ; on l'a enfin retrouvé à un jour et demi d'ici, presque mort de faim, et ayant à demi perdu la raison ; on est en train de lui remettre les esprits en place.

Nous avons aujourd'hui deux Blancs de passage ; le capitaine qui dirige les travaux du chemin de fer ; il n'a que son cook comme interprète, et ça laisse à désirer ; puis M. M..., qui est chargé de revoir la ligne télégraphique depuis Porto-Novo jusqu'au Gourma, quelque chose comme 900 kilomètres ; il en a pour un an. Ce monsieur, étant en déplacement, touche en plus de ses appointements 12 francs par jour. Il en est à sa dixième année de séjour au Dahomey et il est resté une fois cinq ans sans rentrer en France. Il ne boit ni vin ni café, se nourrit de la bouillie de mil des nègres, et se porte bien.

Pour ma part, je suis pris depuis huit jours d'un appétit remarquable. Voici ma journée : matin 5^h 30, lait ; 11^h 30, trois œufs, poulet entier, assiette de soupe de haricots du pays ; 4^h 30, tasse de lait, pain, miel ou soupe ; 7 heures, soupe, œufs, maïs, salade, ou plat de viande.

Les indigènes préparent le manioc en farine ; c'est en somme du tapioca, j'en fais un usage presque journalier. Par le porteur du courrier de Zagnanado, je me procure des canards. C'est le mouton qui est par trop rare ; sitôt

que le coton me laissera les mains libres, je ferai une tournée pour me constituer un troupeau.

Mon nouveau cook de Kleinpopo qui ne parle qu'anglais et allemand, est fort bon ; caractère excellent, m'aide dans la boutique et à l'arpentage. Il a été cook du gouverneur de Togo et a passé six ans dans une école anglaise ; il sait lire et écrire, choses précieuses.

J'ai reçu deux cadeaux aujourd'hui ; une femme, à laquelle j'ai soigné une blessure au pied, m'apporte pour dix sous de haricots ; un homme, dont le petit frère s'était fait aussi une grosse coupure sous le pied, et que j'ai guéri, m'apporte chaque semaine quelques épis de maïs ; cela fait toujours plaisir de la part de ces gens-là.

Tu me questionnes sur l'aspect du pays. D'un côté de Paouignan, on aperçoit une vaste plaine, coupée d'une vallée profonde, et la végétation en ce moment est fort belle ; les palmiers sont verts, les herbes à hauteur d'homme ; les baobabs, çà et là, se découpent sur le ciel et étendent les longues branches de leur sommet ; ils ont de gros troncs droits et lisses dans lesquels on creuse les pirogues. Dans le fond, d'élégantes collines de granit, et, le soir, il y a vraiment un effet de lumière ravissant. De l'autre côté du village se trouve un bois de palmiers ; vers l'est ce sont d'autres collines encore, et vers le nord, la brousse sans variété, hautes herbes et petits arbres rabougris, avec, dans le fond, les monts Soklobo, joli point de vue par le beau temps.

Les Dassas sont plus pittoresques : des collines de granit de 300 mètres, avec des rocs fendus par le temps et tenant par la force du raisonnement ; sur les pentes, des palmiers, et, dans le bas, parmi les rochers, des plan-

tations de maïs, chaque pied planté là où il y a de la terre; peu soucieux de la grande route, les indigènes plantent jusque sur le remblai du fossé.

C'est tout pour aujourd'hui; j'ai écrit à Savalou pour aviser des hamacaires, qui tiennent à travailler pour moi, que j'ai du travail à leur donner, et une lettre au secrétaire de la colonie pour savoir si ma concession est bientôt accordée. Il ne me restera plus qu'à trouver une brave famille, et l'installer sur le terrain, avec mission de me produire force poulets, moutons, cabris et cochons.

Il est déjà 9^h 30. En face de ma porte, j'aperçois la Croix du Sud.

Je me couche tôt et me lève avec le jour; à demain, si tu veux le plan de mon habitation.

Paouignan, 9 juillet 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu tes lettres des 29 et 30 mai, et les *Temps*. J'ai reçu les caisses de Potin; le transport n'est pas cher; en choisissant les produits, cela revient moins cher que d'acheter à la côte. Le transport dans la colonie m'a coûté 2^f 50.

Ce mois-ci, je suis dans les plantations de coton et les défrichements jusqu'au cou; arpentage et surveillance dans les champs; j'attends les engrais; j'ai vingt hommes en ce moment.

J'ai une case indigène à haut toit; j'ai même mis un plafond de nattes, les murs en terre sont tapissés de

nattes ; j'ai deux tables, une pour travailler, une pour les repas ; avec les petites planchettes des caisses de farine, j'ai fait une petite étagère qui est sur mon bureau.

Voici, maintenant, le plan de mon habitation.

.

28 juillet 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je ne réponds aujourd'hui qu'à une vieille lettre du 18 mai qui a pris évidemment un cargo-boat.

Je pars cette semaine pour Cotonou, retrouver les nombreux colis qui sont encore à la douane et que le chemin de fer ne veut pas se décider à m'envoyer ; puis, j'irai à Porto-Novo, voir le secrétaire général, et m'entendre avec quelques commerçants, en particulier pour des pagnes et du parfum nègre. En revenant ici, je m'occuperai des moutons ; j'ai mis la main sur un homme qui peut m'en acheter facilement à 5 francs.

Je finirai demain le troisième hectare de coton.

Cotonou, 20 août 1903.

CHÈRE MAMAN,

La correspondance se fait d'une façon bien irrégulière, mais ne t'en inquiète pas. La Compagnie Fraissinet semble avoir de la peine à assurer le service et les bateaux étrangers ont aussi manqué ce mois-ci.

Je suis descendu à Cotonou pour voir l'agent de la Compagnie Coloniale et m'entendre sur les prix; puis je vais voir le secrétaire général à Porto-Novo et remonter par l'Ouémé.

Justement, vient d'arriver M. Yves Henry, un spécialiste pour le coton, envoyé par le Gouvernement; je pense remonter avec lui; on attend aussi M. Dybowski, directeur du jardin d'essai à Vincennes.

Je suis installé à la gare, et l'air de la mer fait bien plaisir.

Le chemin de fer est dans un triste état de direction; le Gouvernement colonial vient de lui refuser la subvention trimestrielle, pour manque de surveillance de sa voie; de sorte que, pour le moment, il n'y a point d'argent en caisse, et on ne peut plus en fournir à la Coloniale à Toffo, pour les achats d'huile..... Actuellement, tout le monde est chef dans son département.

Je suis un peu dégoûté des pöpötes de Cotonou, où l'on passe son temps à dire du mal du prochain; tout le monde y passe, on épluche vos moindres actes, c'est le défaut colonial par excellence. Je suis content de remonter chez moi.

Je me félicite tous les jours de ne pas être à Cotonou ou à Porto-Novo.

Le gouverneur rentre en France, rapport je pense aux affaires.

Je vous envoie des cartes postales, quelqu'un s'est décidé à en faire, elles vous donneront une assez bonne idée du pays.

J'ai reçu les complets, la caisse de harnachement et tout ce qu'il y avait dedans, ainsi que l'envoi de Mar-

seille. Merci pour les journaux, il y avait bien des choses à lire; j'espère, par le prochain courrier, avoir des nouvelles du bachot de Pierre.

Je vous embrasse de tout cœur.

HENRY.

Porto-Novo, 6 septembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu tes lettres des 2, 11 et 12 août, également les livres, très bien choisis.

Pour te dire la vérité, je suis descendu à Cotonou parce que j'étais fatigué; l'air de la mer m'a complètement remis, et je remonte demain à Paouignan en parfait état.

Je vais abandonner le village et faire élever ma maison sur une colline, de suite en arrivant.

Je vais retrouver M. Veber, et je crois que nous arriverons à une entente, parce qu'ils n'ont pas l'intention de mettre un Blanc là-haut; je crois donc que la fin de l'année s'annonce mieux.

Enfin, j'ai assisté au départ du gouverneur. Il est remplacé par M. Decaze que je suis allé voir avec la lettre que M. G. Martin m'avait envoyée pour lui. Il m'a d'abord pris pour un Anglais. Il est très aimable; j'ai voyagé avec lui sur l'*Onix*, le bateau du gouverneur, pour rentrer à Porto-Novo, et j'ai longuement causé avec M^{me} D... des familles Fauche et Mantin, des colonies et de l'Amérique. J'ai dîné chez eux hier soir, et M. Decaze, qui cherche

à se renseigner par lui-même, m'a demandé de nombreux détails sur le cercle de Paouignan ; je lui ai signalé le mauvais état des routes dont les rapports font grand éloge, et le besoin qu'il y aurait d'avoir un chef de poste à Paouignan. Il va monter là-haut dans un mois avec M^{me} D..., et j'en suis bien content.

Il m'a demandé si j'étais bien avec l'administrateur de mon cercle ; j'ai répondu qu'il n'y avait pas encore eu de collision, mais que j'évite avec soin de le rencontrer pour ne pas être obligé de me brouiller avec lui.

Bref, tout le monde se sent vivre et reprend courage.

Pourvu que M. Decaze ait le temps de faire quelque chose.

Mon vélo est arrivé, merci ; demain, en route par l'Ouémé, avec trois jours de pirogue.

Vous voici donc de nouveau aux Diablerets. Merci des fleurs de « Creux de Champ » ; que de souvenirs sur ce joli pays ; je le reverrai plus tard avec plaisir. Je me souviens naturellement de ma fameuse promenade !

Paouignan, 22 septembre 1903.

CHÈRE GRAND'MAMAN,

Je réponds à vos questions :

En général, on laisse au cook l'initiative des repas ; toutefois, lorsqu'il devient trop paresseux, il faut s'en occuper de près, sans quoi on ne mangerait que des conserves, ce qui est facile à préparer. Le cook du pays

veut bien mettre trois quarts d'heure à sa cuisine, il vous dit souvent : « Peux pas faire ça, c'est trop long. »

Selon les besoins, je donne une cartouche à un homme qui revient avec une pintade ou une perdrix, c'est au choix; la pintade réside un peu plus loin, la perdrix aux portes du village. De temps à autre, on tue un mouton ou un cochon. Je fais faire aussi de la poule au riz, mais je ne mange pas la poule. J'ai trouvé à la côte de gros jambons anglais, 18 francs 4 kilos. En somme, je trouve le nécessaire.

Paouignan, 22 septembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai quitté Porto-Novo la semaine passée; je me suis embarqué dans une grande pirogue avec tous mes colis et mes piroguiers; au milieu, sous une bâche, mon lit de camp, où j'ai très bien dormi. Les hommes, par équipe de deux, se servent de longues perches; on remonte le fleuve en se tenant près des berges; l'Ouémé est profond et le courant assez fort. Partis à 8 heures du soir, nous avons perché jour et nuit, ne nous arrêtant sur la rive qu'à la tombée de la nuit pour dîner.

La première partie de la route est intéressante; il y a des populations lacustres sur les deux rives du fleuve; elles se livrent à la pêche avec de minuscules pirogues et un grand filet de 3 mètres d'envergure (modèle filet à crevettes) qu'on pousse devant soi; les filets sont faits de lianes ou de lanières de cuir ou d'écorce d'arbres.

C'est très pittoresque de voir toutes ces petites barques filer avec rapidité au moyen d'une simple pagaie. Les femmes s'en vont ainsi au marché, leurs paniers de produits sur l'avant, et le nourrisson entre les genoux; à terre, elles mettent le petit sur leur dos, et le panier sur la tête.

« Sagon » sur une petite falaise, point terminus de la navigation; on fournit des porteurs pour aller jusqu'à Zagnanado; ce sont des femmes qui portent des charges de 30 kilos avec leur petit sur le dos; l'une d'elles s'était chargée de la caisse des quatre lapins avec un panier de quatre pintades par-dessus; l'équilibre était difficile à conserver avec les bêtes qui bougeaient!

La navigation a duré deux jours et deux nuits.

A Zagnanado, j'ai déjeuné avec l'administrateur, installé dans l'ancien palais d'été de Behanzin. Il a 5 ou 6 hectares fermés de murs en terre de barre, de plus de 1 mètre de large sur 4 mètres de haut. Les anciennes cases sont détruites, il a tout mis en culture d'ananas de brousse, arachides et coton.

Zagnanado, célèbre au Dahomey par ses sources, n'avait jamais qu'une importance artificielle quand Behanzin y amenait toute sa suite dont il ne reste plus que des épaves.

J'ai couché le soir même à Banamé, mes dix-huit porteurs ne pouvant partir le jour même; le lendemain, j'ai traversé le désert qui sépare Banamé de Gonssoué; il y a des collines sans eau, et, par places seulement, du rocher; on monte et on descend plusieurs collines, c'est fatigant, le hamac ne servant à rien; avec ça, pour ainsi dire pas d'eau.

Néanmoins, je suis rentré le soir à Pa., escorté de tous les gamins du village.

Le génie a commencé son campement près d'ici; ça fera de la société, trois officiers, un docteur et les sous-officiers.

Les patates abondent et je me porte bien.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Pa., 28 septembre.

J'ai demandé une concession de 10 hectares pour commencer; il y a moult de monde à Pa., la direction des chemins de fer étant installée.

Encore un mois de saison des pluies à passer, aussi je me dépêche de planter des patates, là où le coton a raté.

Ce mois-ci, je déménage sur mon nouveau terrain; il y aura la ferme à me bâtir, ce qui demandera du travail : faire des parcs à moutons, un poulailler, afin que les petits poussins ne puissent ni se laisser manger par les canards, ni se noyer dans une jarre d'eau; il faudra enfermer les cochons et les lapins et continuer le petit jardin que j'ai commencé hier, en semant du cresson, radis, carottes et navets.

Je vais enfin avoir vingt moutons cette semaine.

Ma santé est très bonne; d'ailleurs, dans la région, tout le monde se porte bien.

Je me suis décidé à sortir vos photographies, mais le climat les abîme; il faudra m'en envoyer d'autres, ou, plutôt, un grand cadre.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Bien des choses à tout le monde, le temps me manque pour écrire, et j'aurai du travail ce mois-ci; je vais demander une autre concession, M. Decaze me fera toutes facilités.

Pa., 11 octobre 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je reçois tes lettres des 12 et 2 septembre, celle du 2 arrivant trois jours après l'autre, par courrier anglais, deux paquets de journaux et le livre de *Ruskin*, merci de tout cela. J'ai lu le livre de Bérard. Je l'ai prêté à l'administrateur de Zagnanado, en échange de *Socialisme et questions sociales*, par Octave Noël, que je te conseille de lire; ce sont des critiques assez justes contre les procédés des socialistes.

Il est arrivé quelques « Havas » cette semaine; les dépêches ne sont guère précises, enfin nous comprenons que tout le monde s'embrasse.

La saison sèche commence bientôt, c'est le meilleur moment pour voyager; les herbes commencent à jaunir; les palmiers exposent tous les verts de la création; les jeunes touffes sont très claires, les plus vieilles, foncées, puis jaunes, puis d'or, puis meurent, pendent le long du tronc, et finissent en gris.

Tu peux annoncer à la prochaine réunion de la Ligue pour le repos du Dimanche qu'ici on le respecte; ce sont les Pères de Zagnanado qui ont mis la chose en train, et comme les salaires sont très élevés, en proportion des besoins des indigènes, ceux-ci n'ont pas fait de difficultés;

ils sont tous membres de la ligue des multiples dimanches. C'est aussi un repos pour moi ; je me lève un peu plus tard, je lis et j'écris ; on se fait quelques visites, on s'invite à déjeuner.

Le capitaine Diez m'a écrit plusieurs fois et demande des détails.

J'ai ouvert cette semaine la petite caisse plombée de Potin, qui contenait des surprises en plus du chocolat ; merci en particulier de l'acide borique et des veilleuses.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Paouignan, le 12 octobre 1903.

(Au capitaine D..., Nancy.)

MON CAPITAINE,

Je tarde un peu à vous répondre ; je ne dispose que d'une journée entre le courrier d'arrivée et celui de départ ; aussi quelquefois toutes mes lettres ne sont pas prêtes.

Je réponds de suite à votre question : le hamacaire, comme son nom l'indique, est un porteur de hamac où se place un Européen ; pour ma part, j'y suis très malheureux, ma tête touche au bambou et mes pieds se rencontrent avec les aspérités du sol ; on a en général six ou huit hamacaires ; au Soudan on ne s'en sert pas, puisqu'il y a le cheval.

Je suis descendu à la côte le mois dernier, et remonté par Porto-Novo et la rivière Ouémé, un beau voyage de deux jours et de deux nuits ; la rivière, large de 200 à

300 mètres, est profonde en cette saison ; on navigue à la perche en remontant le long de la rive, les villages sur pilotis sont nombreux et disparaissent sous de grands bananiers.

Depuis Dogba, j'ai encore deux jours de marche pour rentrer chez moi, par une région montagneuse, sans eau, où l'on rencontre encore des éléphants.

J'ai actuellement 3 hectares en culture : coton, haricots, patates, ignames ; plus tard, je ferai du tabac ; mon troupeau de moutons se constitue rapidement et ma maison s'élève sur un rocher qui domine la plaine, au milieu de ma concession de 13 hectares.

J'ai placé des agents dans quatre localités, toutes à deux jours de chez moi et dans toutes les directions.

Tout le monde est très content du commandant D..., secrétaire général, que M. D... a peut-être rencontré au Soudan.

Recevez, mon capitaine.....

Pa., 26 octobre 1903.

J'ai acheté des pagnes chez Victor à Porto-Novo ; les indigènes les préfèrent ; on ne se rend pas compte de leurs goûts ; ils ne veulent pas de multicolore, du bleu foncé légèrement rayé de blanc, et c'est tout, rien de criard. Si Victor monte une maison ici, je mettrai ma maison principale à Savalou, n'étant pas ici en état de lui faire concurrence, mais, par contre, je pourrai vendre des pagnes anglais à Zagnanado, où il n'y en aura pas ; de même à Abomey ; ensuite on verra.

Les moutons arrivent par petits paquets, une vingtaine sont en route.

Ma maison se construit au point le plus élevé de la colline ; je fais faire un joli chemin qui descendra doucement sous de grands arbres. Je t'envoie le plan, en F on mettra un magnifique réservoir ; c'est là qu'aboutit toute l'eau, et il doit y avoir un fond de rocher.

J'attends mes porteurs aujourd'hui, avec le vélo ; s'ils ne sont pas là ce soir, je leur retiendrai 1 franc : huit jours pour aller et venir, c'est inadmissible ; les gens de Pa., seuls, sont capables de cette lenteur !

Le coton du pays est superbe, le tabac vient très bien ; je crois que c'est une culture à faire ; on écoulerait sur place. Je vois l'avenir sous un meilleur aspect et n'ai aucune raison de quitter le Dahomey.

J'ai visité ce matin ma nouvelle concession avec l'administrateur, 10 hectares ; les indigènes ne font pas de difficultés, je pense que l'affaire est dans le sac.

Mes champs ont été nettoyés cette semaine ; j'élève en ce moment une case sur mon rocher. Ma santé est toujours très bonne ; ne t'inquiète pas, je n'en suis en somme qu'à mon septième mois ; c'est peu aux colonies.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Pa., 10 novembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

Ce n'est pas la peine de t'inquiéter puisque tu vois que je suis descendu tout de suite à Cotonou ; il y a

toujours quelques mois d'acclimatement à passer ; tous les Européens en sont là.

Le colis postal du Bon Marché est arrivé ; heureusement, j'ai des amis tout le long des lignes de communication, sans quoi les paquets feraient de longs séjours dans les postes ; enchanté du fil et des aiguilles !

J'attends ta photographie, j'ai reçu les livres ; tu choisis tout à fait à mon goût.

J'ai mangé mes premiers radis, ça fait toujours plaisir.

Vous voilà en hiver, et nous commençons à avoir joliment chaud ; il me faudra bientôt faire débrousser autour de ma concession, pour me protéger contre les feux de brousse ; une récolte serait vite rôtie ; on plantera des ignames la semaine prochaine, pour ne pas perdre le terrain là où le coton n'a pas donné ; les haricots sont en fleurs ; le coton aussi ; les patates, que j'ai bien irriguées, sont avancées.

Paouignan, 10 novembre 1903.

CHÈRE DAGMAR,

Je vais on ne peut mieux depuis que j'ai fait un séjour à la côte ; on peut d'ailleurs remarquer que je suis prudent, puisque je suis allé à Cotonou lorsque je me suis senti en mauvais état.

J'ai trouvé aujourd'hui trois plantes très bonnes à manger ; l'une d'elles, une variété d'igname, se plante de suite après la saison sèche ; il faut passer des mois ici pour que le cook vous dise qu'on peut trouver telle ou

telle chose ; c'est en faisant un tour au marché que je fais quelques découvertes.

Ma maison est presque achevée ; elle le sera cette semaine, après quoi, on fera la cuisine et la bergerie.

Merci de ta poésie corrigée ; le palmier fleurit et fructifie en effet en hiver, ou saison sèche ; tu pourrais dire qu'il ne se fane jamais, car les jeunes pousses remplacent toujours celles qui sont en train de sécher.

J'ai pensé que cela pourrait tranquilliser maman d'avoir mon menu pendant huit ou quinze jours, et je vais le noter.

Mon vélo est très commode ; je parcours les sentiers et visite les champs des environs. J'ai dîné dimanche au campement du génie, avec le capitaine et le docteur ; celui-ci est très calé en agriculture, et je vais m'inspirer de ses travaux pour mon jardin potager.

Encore une ou deux pluies, et c'est la fin, pas une goutte d'eau pendant trois mois ; les complications vont commencer avec les bêtes, mais, pour la prochaine fois, j'aurai des puits et une réserve d'eau.

Je remplace peu à peu mes employés dans les champs, et pour les bêtes, par des gamins du village qui sont tous mes amis et travaillent pour quatre sous par jour, au lieu de quinze ou vingt. J'en ai dix actuellement qui me portent de la terre pour la maison.

Mon premier mois d'essai de vente à Zagnanado a bien payé les frais, et ça ne peut qu'augmenter ; je vais demander de bons tissus de Rouen.

J'ai acheté depuis juillet environ pour 1.600 francs de marchandises ; j'ai vendu actuellement pour 2.300 francs, et j'ai encore en magasin pour 350 francs de marchan-

disés ; de février à juillet je n'avais vendu que pour 600 francs ; tu vois qu'il ne faut pas se décourager. Dans deux ans, les moutons pourront fournir de 800 à 1.000 francs par an, sans compter les cochons qui se reproduisent bien plus vite.

Pa., 25 novembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

J'ai eu avant-hier une lettre de Noémi ; veux-tu la remercier de ses souhaits pour ma fête.

Je viens de passer deux charmantes journées avec un jeune commerçant, M. L. Bernard, d'une nombreuse famille d'Hyères ; il a passé deux ans dans le haut pays en passant par Dakar, Kayes, Tombouctou, Zinder et le Dahomey.

Nous avons fait bonne connaissance et il m'a promis de te donner de mes nouvelles. Il dit qu'au fond, il y a peu à faire au Soudan, et il va chercher d'un autre côté ; il a eu de dures expériences en passant les rapides du Niger, avec sa flottille de marchandises.

Pour moi, rien de nouveau ; je mange des haricots verts ; le coton forme ses capsules et ma maison est bientôt achevée.

J'attends Poisson avec impatience pour que nous puissions faire notre plan de campagne ; la concurrence commence à monter. J'espère que les sociétés pour le coton vont se constituer, et que je pourrai en faire partie.

Meilleurs vœux de bonne année et bons jours de fête ;

le courrier est arrivé de Konacry; j'aurai ta photo vers le 2 décembre.

Je vais très bien, et il ne fait pas chaud.

HENRY.

Pa., 12 décembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

Merci de ta lettre du 6 novembre; je suis content que le rapport sur le coton t'ait fait plaisir; mais il avait le défaut de dire un peu trop clairement le mauvais état des choses, résultant de la mauvaise administration coloniale, et il n'a évidemment pas plu à Marseille. On m'a répondu une lettre de quatre pages, dont voici les principaux passages.....

J'ai répondu sans me fâcher, par égards pour M. R..., mais, la prochaine fois, je ne serai pas aussi bien disposé, et, si la Coloniale a besoin de quelqu'un de confiance, moi je n'ai plus confiance en elle.

Je pars après-demain pour Agouagou où je prendrai une concession, et à Ouessé où j'en prendrai une plus tard; et j'irai ensuite à Porto-Novo trouver une maison qui puisse s'occuper de mes opérations de douane avec les siennes. Après cela, au diable la Coloniale.

J'en suis aujourd'hui à ma dixième lettre; j'ai fait une commande par Mrs. G... Je vais très bien, et je mange bien, en attendant mieux, c'est toujours ça!

Je t'écirai par le courrier du 2 et te raconterai mon voyage.

Mon interprète a quitté un des officiers du génie à

cause de mauvais traitements; on a fait tout ce qu'on a pu pour lui faire croire que le service est très dur chez moi, mais les indigènes savent que je n'ai jamais battu personne.

Pa., 27 décembre 1903.

CHÈRE MAMAN,

Je reviens à l'instant de mon voyage dans le nord, et le courrier part de suite; je t'écris un petit mot pour te dire que je vais bien. J'ai acheté vingt moutons, de sorte que j'en ai quarante, et j'en attends encore dix; j'ai vu beaucoup de bœufs en route, mais on ne pourra les acheter que par l'intermédiaire du gouverneur. J'ai couché trois fois dans la brousse, les villages étant très écartés; la veillée de Noël s'est bien passée, dans le lit d'un torrent; nous avons dormi au clair de lune, sur du granit, avec un grand feu; il y avait de l'eau à droite et à gauche, avec des caïmans, paraît-il, mais ils ne sont pas méchants.

Je t'embrasse de tout cœur; bien des choses à tous.

HENRY.

P.-S. — Je ne sais qui remercier pour tout ce que j'ai reçu, veux-tu le faire pour moi?

La robe de chambre est délicieuse!

Paouignan, 3 janvier 1904.

Je t'écris enfin, chère Maman, après ce triste courrier (mort d'un de ses oncles); j'ai reçu des lettres de toute la famille, et je vois que tout le monde regarde les choses en face, sans se laisser abattre par ce nouveau malheur. Je travaillerai de mon côté.

Voilà Pierre et Herman qui parlent déjà; à eux deux, ils seront plus forts.

Oncle P... et oncle G. L... m'ont écrit; j'ai fait mettre mon compte à leur disposition; mon année se termine bien; j'ai cinquante moutons, et je viens d'acheter six vaches sur l'Ouémé.

Je ne crois pas rentrer dans dix-huit mois, ma santé est très bonne. Si j'étais sûr seulement que tu ne te préoccupes pas à mon sujet, ballottée par tant d'avis contraires; il n'y a que ça qui m'ennuie.

J'ai confiance dans l'avenir.

Nous ne sommes pas enchantés de notre tribunal; les Noirs ne sont pas mûrs pour notre justice, c'est une source de conflits entre le Gouvernement et le procureur; par bonheur, le procureur est un brave homme qui connaît le pays. Mais, plus tard?

J'ai voulu m'adresser à Mrs. G... pour les grosses commandes, mais un colis postal, comme le dernier, venant de toi, me fera toujours plus de plaisir.

Je l'ai bien reçu, merci mille fois.

Porto-Novu, 19 janvier 1904.

Je suis arrivé hier et t'écris bien vite; j'ai recopié ma lettre qui a été inondée dans la pirogue; il n'y avait pas d'eau, et les Noirs poussaient à travers les bancs de sable; j'ai mis quatre jours. Je vais maintenant me diriger sur Cotonou, prendre mes grillages au wharf et aller à Toffo faire partir les porteurs; puis sur l'Ouémé, monter les six bœufs que j'ai achetés. Je voudrais bien faire un tour au Lagos, mais le temps me manque.

Excuse-moi d'écrire si peu; j'ai dû écrire beaucoup aux oncles, et il est fort tard.

Santé toujours parfaite, faim vorace.

Paouignan, 14 février 1904.

CHÈRE MAMAN,

Merci de tes lettres du 25 décembre et du 12 janvier; je suis rentré depuis trois jours et j'ai voyagé pendant près d'un mois par tous les moyens de transport.

En partant de Pa., je n'avais que trois hamacaires, il n'y en avait plus dans le village, de sorte que, étant obligé de marcher, j'ai fait presque toute la route de nuit jusqu'à Zagnanado; j'ai ensuite déjeuné avec le résident. Il m'a raconté qu'il allait recevoir un adjoint *marié*. Grave affaire. En général, ce sont les petits fonctionnaires qui amènent leur femme et c'est bien gênant pour le gouverneur, qui ne peut pas les envoyer à Say, et est

obligé de déplacer un célibataire d'un grade souvent supérieur, et qui remplissait très bien ses fonctions à la côte.

Le résident ayant trois ans de séjour, n'hésitera pas à s'en aller, ayant déjà eu de désagréables expériences avec un adjoint marié, rapport aux exigences de sa dame.

Après quoi, je couche le soir au poste de Sagon sur l'Ouémé, et qui est muni d'un lit.

Il y a fort peu d'eau dans la rivière, et je me décide à garder mes hamacaires de Zagnanado jusqu'à Bonou, gros village de pêcheurs à un jour de marche; aussi, le matin, j'installe le cook et un peuhl dans une pirogue et je pars de mon côté. J'ai traversé trois villages fort sales, entourés d'ananas de tous côtés; j'ai surtout traversé un marigot, pendant un bon quart d'heure; les quatre hommes soutenaient le hamac et avaient de l'eau jusqu'au-dessus du genou; il y avait une masse de vase et de lianes qui rendaient la marche difficile; après avoir traversé un second marigot plus petit, je suis arrivé à Bonou à 3 heures; la pirogue, vers la nuit seulement. J'ai accroché mon hamac dans la case ronde d'un forgeron et j'ai fort bien dormi.

Le matin, changement de pirogue, la première embarquait trop d'eau; la descente fut longue: on s'ensablait souvent, les hommes se mettaient alors dans l'eau pour alléger l'embarcation; le second jour, arrivée à Dogba, poste télégraphique et factorerie de la maison X...; j'ai su depuis qu'ils ne faisaient pas d'affaires parce que le gérant maltraitait les Noirs.

A partir de là, il y a des villages jusqu'en bas; on

commence à avoir un peu plus d'eau ; malgré la saison sèche, on cultive la patate et le haricot ; le brouillard du matin suffit pour les arroser.

Je visite en passant le marché d'Adjou, et j'arrête de force deux ou trois pirogues pour acheter du poisson fumé pour mes hommes.

Enfin, arrivée à Rhétiné, le cinquième jour, chez M. Richard, commerçant de mon âge, qui a quitté la maison X... pour travailler avec un ami ; sa maison est sur le bord de l'eau, à l'angle d'un des nombreux canaux qui desservent les villages de l'intérieur. Devant sa maison stationnait un petit vapeur du Gouvernement, et je trouve chez lui Oli, mécanicien chef de la flottille, surnommé l'Amiral, un brave Méridional, et M. Peureur, administrateur du Sô-Ouémé, c'est-à-dire, la rivière.

Ces messieurs devaient visiter un village, à une heure d'ici, où le sous-chef, assassin de renom, avait assez d'influence sur ses compatriotes pour empêcher ceux-ci de le livrer ; comme cela durait depuis six mois, une opération de police était nécessaire.

Nous nous embarquons tous dans la chaloupe, on stoppe au bout d'une heure, et nous arrivons au dit village, qui, d'après les guides, se trouvait à deux heures et demie de là ; une demi-heure fut suffisante ; le village avait été évacué ; on ramassa seulement une douzaine d'individus qui n'avaient pas eu le temps de fuir ; puis on flamba la case du chef, parce qu'il avait quitté son poste ; on fit de même avec les cases de l'assassin, et on lui captura ses cabris et ses poules ; il y avait aussi un perroquet qui protestait avec énergie. Nous rejoignîmes la chaloupe avec les prisonniers, dont

six furent finalement relâchés; trois individus d'un village voisin, où l'on devait faire aussi une descente, vinrent se constituer prisonniers; le résident leur donna l'ordre d'aller se faire mettre en prison par son caporal à Adjou; ils y allèrent.

Le soir, pour varier les plaisirs, on s'adonna à la pêche à la ligne avec un succès très satisfaisant; les poissons de l'Ouémé sont très bêtes et se laissent attraper facilement. Le jour suivant, ma pirogue, partie en avant, me conduisit au Conchet, c'est-à-dire détroit, avant le lac Nokoué; la chaloupe continua dans une autre direction, et, le soir, j'étais à Porto-Novo. Avant de partir, j'avais négocié l'achat de six vaches avec le chef de Rhétiné.

Je fus fort mal logé dans un hôtel-restaurant qui ne bat que d'une aile, tenu pour le compte d'un riche mulâtre, par un monsieur et sa dame qui débarquèrent au Dahomey sans savoir ce qu'ils y feraient.

J'ai dîné chez M. Poiret, secrétaire général, avec le capitaine Gambier et un fonctionnaire. N'ayant pas trouvé de souliers blancs à ma taille, M. P... m'a dit de venir avec mes bottes de brousse, le capitaine était dans la même tenue.

Puis, j'ai fait toutes les maisons de la côte et parlé coton avec tout le monde, mais il n'y a rien à faire cette année, le chemin de fer ne montant pas encore.

Je prendrai ma poudre, le sel et les fusils chez Favre, et je pense vendre des conserves, soit pour la maison T..., soit pour la maison P... de B...; j'ai acheté des tôles chez Victor, j'ai pris des plants d'ananas, de bananes, de bambous, au jardin d'essai; de beaux tissus chez Holt, et

je suis reparti pour Rhétiné avec une pirogue. J'ai laissé mes marchandises chez M. Richard, et, dans la nuit, je me suis mis en route, toujours par eau, vers Cotonou.

M. Paul B... fils a été très aimable et m'a hébergé pendant quatre jours ; j'ai pris livraison, au wharf, de mes fils de ronce, et je suis parti pour Toffo avec mes cinq grosses caisses. Là, trois hommes à moi m'attendaient, et nous avons disloqué les caisses ; toutes les planches ont servi pour porter les charges.

Le résident d'Abomey, à qui je demandais des porteurs par dépêche, m'a répondu que je n'avais pas d'intérêts dans son cercle, et qu'il ne pouvait pas m'en fournir ; M. Poiret se trouvant à Cotonou pour l'arrivée de M. Clavel, gouverneur par intérim, a eu l'obligeance d'envoyer une dépêche à Abomey, donnant au résident l'ordre de me fournir ce que je lui demandais.

M. B... fils m'a offert de me faire mes opérations de douane.

Je suis possesseur d'une armoire et d'un buffet, faits à l'atelier de Toffo.

Je suis remonté à Rhétiné et j'ai pris livraison des six vaches ; elles sont très sauvages, vivant complètement en liberté ; on en fait le recensement une fois par an, et on les capture au lazzo lorsqu'on en a besoin ; il y en a une qui n'a fait qu'un bond sur moi ; heureusement, le peuhl qui était là lui a pris une patte et elle est tombée ; ces vaches sont très petites, elles ont tenu dans une grande pirogue, avec un taureau du nord, acheté à Porto-Novo.

M. Richard m'a prêté sa pirogue et je suis arrivé à Adjou chez M. Peureur.

Comme il n'y avait pas assez d'eau pour approcher des rives, nous avons mis les vaches à l'eau au milieu de la rivière; les pauvres bêtes, attachées deux par deux et n'ayant rien mangé depuis quarante-huit heures, se précipitaient vers la verdure; le peuhl pataugeait par derrière, une queue dans chaque main. Une vieille pirogue se trouvant là, nous y avons attaché les bêtes et nous avons couché sur le sable, pour surveiller pendant la nuit (le débarquement s'opérant à 10 heures du soir). Au petit jour, je me suis rendu chez M. Peureur, un quart d'heure plus haut, et il m'a fait des reproches de n'être pas venu le réveiller à minuit. La pirogue, allégée des bœufs, a pu monter jusqu'à Adjou.

Le voyage avait été mouvementé, et je me suis mis plus d'une fois à l'eau pour pousser dans le sable.

A Adjou, j'ai passé trois jours fort agréables.

M. Peureur est un homme à poigne qui mène son cercle comme au temps de Ballot; il a des espions partout, de sorte que les habitants le craignent, parce qu'il ne les rate jamais; en même temps, il est très juste.

Sa mère était Anglaise, il est parent de lord Roberts.

Son poste est bien tenu, beau parc conquis sur la forêt; il m'a donné une masse de graines et un plant de bananes rouges.

Mon cook est parti de suite avec une pirogue et les colis, et les bœufs sont partis par terre; mon pauvre peuhl a eu du mal, les deux hommes qu'on lui avait adjoints se sont sauvés.

Deux jours après, M. Peureur et moi sommes partis chez M. M..., agent d'A... à Dogba; il y a eu le soir une scène malheureuse, P... et moi avons été traités d'idiots,

parce que nous avons fait l'éloge de P. B. Washington ; nous avons couché au télégraphe, et le matin nous nous sommes séparés. Le télégraphiste, en même temps chef de poste, n'a pas pu me trouver de pirogue, celles-ci étant très rares et les chefs trop bêtes. Je suis descendu sur le bord de l'eau et j'ai arrêté la première embarcation que j'ai aperçue.

Chez M. Peureur, j'ai pris à mon service, comme boy, un petit esclave qui s'était sauvé de chez ses maîtres et réfugié à la résidence ; il avait été vendu trois ou quatre fois.

Jusqu'à Sagon, les riverains se sont montrés très empressés ; à chaque village, je changeais de piroguiers ; j'ai compris, par la suite, que les deux hommes qui accompagnaient mon cook, l'ayant abandonné, les chefs ont pensé éviter un savon en me faisant voyager un peu vite ! Nous avons navigué la nuit, je dormais sur des herbes sèches. A un jour de Sagon, j'ai retrouvé la pirogue avec la moitié des tôles, abandonnée par le cook, faute d'eau et d'hommes. J'ai recruté des hommes et nous avons traîné les deux bateaux jusqu'à Sagon, étant plus souvent dans l'eau que sur l'eau ; nous sommes enfin arrivés dans la nuit, j'ai tout débarqué sur le sable. Le jour suivant, grâce à trente porteurs de Zagnanado, nous arrivons dans cette localité.

Le résident m'a annoncé que, décidément, il partait, ne voulant pas être le domestique de tout le monde !

Le soir, 10 février, a eu lieu chez le résident le dîner du 1^{er} janvier, remis jusqu'ici ; il y avait l'adjoint et sa femme, le télégraphiste, un mulâtre, trois Pères de la mission et moi.

J'ai visité les sources et la concession des Pères, et deux jours après, j'étais à Paouignan, après avoir couché une fois dans la brousse.

Mes porteurs d'Abomey sont arrivés, et je suis bien content d'être chez moi.

Merci du magnifique colis postal et du linge; la poudre antiseptique est précieuse et efficace. J'ai reçu la photo de Mimi et aussi une lettre de Dagmar, mais je n'ai pas le temps de lui écrire aujourd'hui.

Merci de la caisse de Villemorin.

Mon interprète, qui est tailleur, me supplie de te dire de lui envoyer une paire de grands ciseaux comme ceux que tu viens de m'envoyer; en attendant, il s'en sert et m'a offert sa vieille paire.

Je n'ai pas vu les dessins de Dagmar, je vais encore chercher.

Voici les frais de portage des caisses :

De Cotonou à Toffo 2^f30; de Toffo à Paouignan 4^f50.

Par eau :

Cotonou-Sagon 1^f50; Sagon-Paouignan 2^f30.

Il faut encore que j'écrive à grand'maman; j'écris depuis ce matin; d'Allens m'envoie une longue lettre avec force questions. Poisson espère bientôt arriver.

Merci des livres, et surtout de ta photo où tu es si belle. Ne regrette pas de m'avoir laissé partir; c'était la meilleure solution; je garde mon courage, et j'obtiens un résultat avec le temps.

Je ferme cette lettre; ma santé est très bonne, c'est pourquoi je n'en parle pas; il a fallu que je vienne au Dahomey pour n'avoir plus de maux de tête!

M. et M^{me} Decaze ne sont pas montés à Pa., les routes

sont trop mauvaises par Zgo. Je ne sais pas quand je pourrai te recevoir, le voyage est fatigant et je n'espère pas avoir le chemin de fer avant deux ans ; j'ai des raisons de croire que l'infrastructure sera encore refusée par la Compagnie du chemin de fer.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

En ce moment, je plante force poteaux pour mes enclos.

Paouignan, 16 mars 1904.

CHÈRE MAMAN,

Je viens de passer trois semaines fort occupées, à cause de la sécheresse ; j'ai déménagé mon bétail à une heure d'ici et fait un enclos de 3 hectares avec les fils de ronce, et un abri en tôle pour les bêtes. J'ai passé trois jours dans la brousse, avant de trouver ce point d'eau.

Le goût du pain m'a passé, je n'en ai pas fait depuis plus d'un mois ; je mange beaucoup d'ignames ou de patates, et ne me suis jamais si bien porté.

Maintenant, je commence un beau magasin à Pa., car je serai bien embarrassé avec les marchandises qui vont arriver ; j'ai commandé 30 kokaires, troncs d'arbres de bois très dur qui ressemble un peu au palmier.

J'ai vendu pour 100 francs de tissus, et je crois qu'avec ceux qui vont arriver je pourrai lutter contre les Allemands.

Je réponds à tes lettres :

J'ai reçu une réponse de la Coloniale, qui prend note

de ce que je leur écris, mais ne parle pas de remboursement..... Ils ont d'ailleurs joué un tour analogue à Poisson, de sorte que nous partagerons.

C'est très bien que les garçons se soient décidés à partir ; la séparation a dû être pénible, mais il faut bien que tout le monde se remue.

Le meilleur moment pour venir ici, ce serait, je crois, à cette époque, le pays est plus sain à cause de la sécheresse. Il faudrait que tu t'embarques en janvier ou février, pour arriver au commencement de mars ; tu aurais le commencement des pluies, et on voit reverdir le pays.

B... fils et P..., ingénieur du chemin de fer, sont dans l'affaire de Poisson ; on est bien décidé à ne rien faire avec la Coloniale. Ils m'ont proposé l'autre jour une affaire d'élevage, je serais chargé de la surveillance, sans mettre d'argent, et ma part serait la même dans les bénéfices ; je serais content de monter à Say pour acheter des bêtes ; espérons que ça s'arrangera quand Poisson reviendra.

Tu vois donc que l'avenir est meilleur et qu'il n'y a pas lieu de se décourager. Je resterai ici, et je ne veux pas me risquer dans l'Amérique du Sud, et puis : Vive la Liberté !

M^{me} Langlois, qui tient le bureau de vente de l'Office Colonial, Galerie d'Orléans, a eu mon adresse par Poisson sans doute, et me demande de mes nouvelles ; cela me ferait plaisir si tu pouvais y passer un jour. C'est une excellente femme, très obligeante.

Je te quitte, ayant des réponses importantes à méditer pour MM. Glaenzer et C^{ie}, rapport à mes commandes.

Envoie-moi un abonnement au *Journal d'Agriculture tropicale*. Merci de marquer les articles du *Temps*; sois certaine que je les lis d'un bout à l'autre.

Pa., 14 avril 1904.

CHÈRE MAMAN,

J'espère que tu as des nouvelles de Buenos-Ayres, tu n'a pas dû passer un mois bien gai.

Ta lettre est arrivée hier matin; deux heures après, il fallait avoir déjà répondu pour le courrier de France; j'ai préféré prendre mon temps, et j'envoie demain un de mes hommes avec mes lettres.

Encore quelques mois de patience, et je crois que je serai d'aplomb; ne te préoccupe pas plus que moi, surtout; ma santé est très bonne et le moral aussi.

J'ai fait un poulailler, aussi un jardin-pépinière à mon parc à bétail, où il y a de l'eau toute l'année; maintenant, c'est le tour du magasin, puis mon cabinet de toilette qui n'est pas encore achevé. Enfin, mes affaires sont moins en l'air; j'ai deux armoires rangées, une malle pharmacie et divers, une malle livres.

Le premier envoi de Glaenzer et C^{ie} est à la côte; ça commence donc à fonctionner un peu mieux.

J'ai en effet oublié un courrier en posant mes clôtures et je l'ai bien regretté; j'ai presque tout posé moi-même pendant deux semaines, du matin au soir. Que devient Poisson? ce qu'il doit enrager contre la lenteur des Français à se décider!

M. Esnault-Pelleterie, président de l'Association Cotonnière, a écrit à M. Sautemont, colon à Allada, demandant des renseignements sur le coton. Sautemont m'a demandé un rapport, et en fait un aussi ; nous avons dit tous les deux que les rapports servent surtout de marchepieds à ceux qui les font.

Tante C.... m'a écrit une longue lettre ; ils m'ont envoyé le petit bouquin annuel de Sainte-Croix ; décidément, tout cela n'est ni chair ni poisson ; on croit aux miracles et on n'y croit pas, c'est difficile de tout concilier.

Le livre de M. Gautier sur l'Ancien Testament a-t-il fait son apparition ? Je voudrais bien l'avoir ; tu m'enverrais en même temps un Ancien Testament Second, aussi simple que possible, cela me fera passer quelques soirées ; il est vrai que maintenant j'ai assez de travail pour mettre ma comptabilité à jour.

Je suis content que tu apprécies le pasteur Wagner.

J'ai bien aimé un article du dernier numéro de la *Revue des Revues*, où je relis des passages que j'avais déjà lus en Amérique :

« Je crois que les hommes aujourd'hui sont tout aussi inspirés qu'ils l'ont jamais été, et je crois que nous vivons dans l'Éternité dès à présent, tout autant qu'il nous sera jamais donné d'y vivre. »

« Je crois que Dieu est ici et que nous sommes aussi près de lui que nous le serons jamais. »

« L'Amour est une émanation de l'esprit divin. »

Je t'envoie une lettre d'un pauvre petit camarade de régiment, à qui j'ai, je me souviens, payé son voyage de Nouvel An ; tu verras si tu peux faire quelque chose pour lui. Il est très digne d'intérêt.

C'est entendu ! Nous irons à Minehead à mon retour ! mais ça ne sera pas encore tout de suite. Je ne sais pas encore quand je reviendrai ; je suis maintenant dans la deuxième période, il faut attendre la troisième. On peut très bien rester trois ans au Dahomey ; tout dépend de la vie qu'on mène, il vaut mieux une vie active qu'une vie de mollusque.

J'ai acheté encore un cheval, pas cher, celui-là : 100 francs. Je le soigne bien ; si je vois qu'il tombe malade, j'en profiterai pour aller dessus à Toffo, et mes frais seront remboursés.

Le postier vient d'entrer en collision avec les officiers du campement ; ça devait arriver, nous étions trop nombreux. Moi, je me tiens en dehors de tout le monde ; c'est de beaucoup le meilleur parti.

Bien des choses à tous, je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Paouignan, 24 avril 1904.

CHÈRE MAMAN,

Pas beaucoup d'événements ce mois-ci ; mon abri à bétail a eu le toit enlevé par un petit fétiche tournoyant ; on le répare en ce moment, en profitant de l'expérience acquise ; mon cheval se porte à merveille, je crois que je le garderai, celui-là ; et, surtout, j'espère voir arriver une famille de peuhls qui s'installera chez moi pour l'élevage, dans un mois et demi. J'attends six vaches à bosses.

Poisson a câblé que tout est arrangé; je n'ai plus qu'à attendre les événements; je pense descendre la semaine prochaine, à cause du bateau bordelais, s'il y a pour moi des marchandises à bord; avec le cheval, je ne regarde plus aux frais de déplacement.

Mon jardin pousse; le commerce subit un temps d'arrêt mis à profit pour l'aménagement de ma maison et la construction du magasin.

L'oncle G... m'a envoyé des livres de comptabilité; j'ai potassé pendant deux jours, et maintenant je suis en règle, ce qui me fait bien plaisir.

Ma santé est très bonne et le temps est superbe, avec toute cette verdure qui sort de terre. Je me suis fabriqué une étagère recouverte d'étoffe, où vos photographies font très bien.

Mon peuhl arrive du parc en me disant « Salamalicou », un petit mouton est né; allons tant mieux!

B... fils est rentré malade, surtout, je crois, d'ennui et de manque d'exercice; il ne voyait jamais personne et ne bougeait pas de chez lui.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Pa., 1^{er} mai 1904.

Quelques mots seulement pour te dire que ça va bien.

Au parc à bétail, le toit est refait; le cabinet de toilette chez moi est achevé; j'attends le courrier pour partir, je ne me presse pas, parce qu'il y a encore peu d'eau dans l'Ouémé et qu'en attendant un peu, je pourrai faire remonter une grosse pirogue.

Je viens d'acheter un champ de manioc pour me fabriquer du tapioca; inutile donc de m'en envoyer, le tapioca dont on fait des galettes me tient lieu de pain. J'ai aussi supprimé le vin, et, pour la cuisine, je n'emploie plus que l'huile de palme; je suis arrivé à lui enlever son goût particulier, au point qu'on la prendrait pour du saindoux; tu comprends que toutes ces petites économies sont très appréciables.

Les saucisses fumées de Bretagne, de Potin, ont beaucoup de succès; j'ai envie d'en faire venir pour la vente.

Mon cheval continue à se bien porter, il a même engraisé.

Je voudrais bien avoir les livres suivants :

Les Nouveaux jugements du président Magnaud.

Ch. WAGNER, *Sois un homme.*

Abbé LOISY, un de ses ouvrages, si possible : *La Critique des quatre évangiles.*

Plus ma carte d'Afrique, si elle est toujours dans ma chambre, et une carte d'Asie.

Dans la prochaine caisse, mets un flacon d'iodoforme, indispensable pour les pansements, surtout pour les Noirs.

Excuse cette lettre si peu intéressante, l'existence est monotone ce mois-ci, mais ça changera bientôt; si, dans quelques mois, je monte du côté de Gourma pour du bétail, ne t'inquiète pas, le pays est absolument sûr et aussi paisible qu'ici; ça m'intéresserait bien, cette tournée; j'aurais deux chevaux pour marcher plus librement. Je descendrais de beaux béliers grands comme des ânes.

J'ai eu la visite de X..., gérant de la maison Z... Ses procédés commerciaux ne me sont pas sympathiques ; il vaut mieux se tourner d'un autre côté.

Cotonou, 19 mai 1904.

Je suis descendu à cheval, la semaine dernière, faire mes opérations de douane pour les premières marchandises expédiées par MM. Glaenzer et C^{ie}. Je suis allé à Porto-Novo ; j'ai passé deux jours chez M. Stéphen, gérant de la maison Favre, avec lequel j'ai fait un premier arrangement pour vendre du sel sur le haut Ouémé ; M. Stéphen est Suisse ; nous avons parlé de ce beau pays.

J'ai eu toutes les peines du monde à trouver des piroguiers, ceux de Porto-Novo ne travaillent presque plus, et, depuis l'introduction de la justice, le Gouvernement lui-même ne peut plus en avoir, ils sont libres. La justice n'est là que pour favoriser la paresse et entraver les transactions.

J'ai télégraphié à Sagon pour demander six hommes et une pirogue ; j'ai donc encore deux ou trois jours à perdre ici ; ce Cotonou est mortel quand on n'a rien à y faire.

Le voyage par l'Ouémé me donne du travail ; je vais aller compter mes charges pour commander des porteurs par dépêche, il m'en faut une centaine. Il est temps que le chemin de fer arrive, cela devient insupportable ; je sais bien que, si j'étais nègre, je ne m'établirais pas le long des lieux de passage fréquentés par les Blancs.

Merci des cadres et dessins de Dagmar. J'ai une lettre de toi à Pa.; j'y répondrai de là-haut.

Je me porte bien et ne puis encore savoir quand je reviendrai.

Pa., 13 juin 1904.

CHÈRE MAMAN,

Je regrette que tu n'aies pas plus régulièrement de mes nouvelles. Le service par Marseille continue à ne pas arriver; moi aussi, j'ai reçu tes lettres hier au lieu du 3 ou du 4.

Je vais maintenant t'envoyer des cartes postales souvent, qui t'arriveront par diverses lignes, mais à Pa. on ne peut jamais être fixé sur la date de départ des navires.

Je t'ai écrit au galop de Cotonou; ensuite j'ai été à Porto-Novo où ça ne va guère; on craint une révolte dans le protectorat, c'est-à-dire Porto-Novo et le Bas-Ouémé; c'est un effet de la politique anglaise au Lagos où les chefs font ce qu'ils veulent et interdisent aux Blancs de sortir de chez eux pour ne pas influencer les palabres! Heureusement, une compagnie de tirailleurs sénégalais vient de débarquer, de sorte que ça finira en queue de poisson, mais il faut absolument un gouverneur à poigne, genre Ballot.

Rien à craindre ici, ce n'est plus la même race; d'ailleurs, les tirailleurs sénégalais inspirent une sainte frousse; on sait qu'ils n'ont pas froid aux yeux et qu'ils obéissent aveuglément.

Mais, je continue mon récit :

J'ai pris des marchandises chez Favre, fait mes affaires de douane à Cotonou, demandé des pirogues à Sagon, ceux de Porto-Novo étant en grève; enfin, je suis parti avec deux pirogues et quatre-vingts charges; j'ai remonté la rivière sans incident jusqu'à Bonou. A partir de là, l'eau se faisait rare, nous avons pris de petites pirogues de village en village, et je suis arrivé deux jours après à Sagon, avec une flottille de douze petites pirogues; il n'y a pas eu de naufrage, ce qui me surprend, et l'administrateur de Zagnanado s'est mis en quatre pour me fournir des hommes. J'ai passé deux jours à Zagnanado où j'ai retrouvé mon cheval; et, deux jours après, arrivée sans encombre à Pa. après une jolie marche de nuit par la pleine lune. Mais le cheval est fatigué! et je ne sais s'il vivra; enfin, il m'a largement remboursé son prix d'achat.

A Zagnanado, j'ai pris beaucoup de jeunes arbres au jardin d'essai. Maintenant, je construis mon magasin, le toit en tôle est fait, ce qui permet de ne pas perdre l'eau de pluie, et on commencera les murs après la prochaine averse.

J'ai reçu des tissus, poudre (300 barils), chapeaux, casquettes, complets, couteaux, ciseaux, etc.; on m'annonce la caisse de la lampe. Merci.

Poisson m'annonce son départ pour le 15 juillet. Encore un peu de patience; je me porte bien et ne tiens pas à rentrer.

Marc m'a écrit sa vie à Lausanne; il se tirera d'affaire aussi.

Les colis postaux de Potin sont arrivés; réduis encore les envois, je vis de plus en plus sur le pays.

Merci de la carte du *Temps* sur les affaires de Chine, je puis maintenant suivre de près.

Pa., 4 juillet 1904.

M. J... n'est pas venu à Paouignan; il est bien parti en hamac, en effet, visiter les palmiers; mais s'il a dit à ses hamacaires de le promener dans la région des palmiers, il est probable que les Noirs, toujours méfiants, lui auront fait faire tous les détours nécessaires pour qu'il en voie le moins possible.

Je ne rentrerai pas en janvier, peut-être en juillet, de façon à revenir ici au début de la saison sèche, fin décembre; au reste, je ne sais quels sont les plans de P..., il faudra naturellement combiner pour ne pas partir tous les deux à la fois.

Je monterai peut-être à Parakou, pour me rendre compte du pays; en tout cas, pas le temps pour le moment. Je parle suffisamment la langue du pays; je n'ai plus besoin de mon interprète; le cook me suffit, lequel parle également peuhl.

Mon parc à bétail est installé là où j'ai trouvé de l'eau à la dernière saison sèche; donc plus de soucis de ce côté.

Merci des journaux, c'est plein d'intérêt; mais ça ne serait pas drôle du tout si les Japonais avaient le dessus, on ne pourrait tenir les Chinois qui suivraient le mouvement.

Mon magasin de vente se monte, j'ai aussi commencé

un dépôt de marchandises avec cave pour la poudre; après, on songera au poulailler. C'est terrible, tout ce qu'on fait ici est toujours provisoire; c'est un peu l'image de la vie!

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Paouignan, 17 juillet 1904.

(A son frère, à Buenos-Ayres.)

CHER P...,

Merci de ta lettre du 9 juin arrivée le 10 juillet. La route la plus directe est bien par Dakar, mais notre service postal fonctionne on ne peut plus mal, et j'écris le plus souvent par le steamer allemand, *via* Southampton.

J'attends Poisson le mois prochain, et nous serons mi-associés; il arrive comme délégué de l'Association Cotonnière et, comme il a en plus une affaire d'huiles (décorticage et broyage mécaniques de graines de palmiers), c'est sans doute moi qui aurai la plus grosse part de travail pour le coton; enfin mon commerce prend de l'extension, et, dès que le chemin de fer sera ici, dans huit mois, je tâcherai de remplacer les maisons de la côte pour le ravitaillement des Européens; je fais tout venir par Glaenzer et C^{ie} et je me prépare à lutter contre la concurrence allemande.

Je médite une petite promenade du côté du Niger, pour acheter du bétail qui existe là-haut en très grande quantité; il est possible que je rentre au mois de mars prochain, de façon à être en France pendant que P... sera ici; je me porte très bien, mieux qu'il y a six mois,

et les accès de fièvre sont très rares ; si je pouvais rentrer en bonne santé, j'aimerais autant cela pour maman. Puis, un petit séjour de six mois me permettra sans doute de me mettre en rapport avec bien des gens, et de trouver des capitaux.

Je vais recevoir une couveuse, et mon parc à bétail est installé ; j'ai une dizaine de grosses bêtes et cent cinquante petites ; bref, je suis certainement en meilleure posture qu'il y a six mois, et je compte avoir fait un nouveau progrès à la fin de l'année.

Ma vie ne ressemble pas à la tienne, et je commence seulement à jouir d'un peu de confort ; j'ai un lit depuis un mois, et le même charpentier m'a fait deux tables ; enfin je possède un buffet et une armoire ; pour que je te dise ces bêtises-là, c'est que vraiment j'en avais assez d'empiler mes affaires dans des caisses et dans des malles !

Sois sans inquiétude pour le voyage de maman ; je rentrerai un peu plus tôt s'il le faut, pour l'empêcher de venir ; elle supporte difficilement une plus longue séparation et craint je crois un peu pour ma santé.

Je te remercie de penser à moi ; donne-moi un peu plus de détails sur l'élevage et même sur le coton.

Bien des choses à Herman, et, au mois prochain.

HENRY.

Pa., 10 août 1904.

Poisson will be here to-night, and I will write to you afterwards. I have send a telegram at Evian, telling you every thing was for the best.

Pa., 17 août 1904.

CHÈRE MAMAN,

P... est donc arrivé il y a huit jours, le gouverneur est monté avec lui jusqu'à Atchéribé; le colonel Guyon est également là, à la grande joie des inférieurs qui l'ont surnommé la « Raboteuse »; il aplanit en effet toutes les difficultés, et ne fait pas l'étalage de ses galons.

P... a passé trois journées ici; j'ai eu le plaisir de lui apprendre que quatre cents charges de coton l'attendaient à Savalou; je ne le lui avais pas télégraphié, car rien n'est moins secret que le télégraphe. Il est actuellement là-bas et revient dans quelques jours; j'aurai ensuite à égrener le coton; j'irai donc à Savalou pour une semaine ou deux. Il est entendu avec M. Esnault-Pellerie suivant un rapport de Poisson qu'une subvention me sera accordée. Enfin, j'ai télégraphié il y a quinze jours au gouverneur demandant trente travailleurs pour essais de coton; ils sont au travail depuis six jours, et nous aurons fini demain (2 hectares). Je choisis une concession pour continuer l'élevage que nous allons faire à deux en continuant ce que j'ai commencé; je vais améliorer ma ferme à cet effet. Je me mets au courant du coton; P... me communique tous ses dossiers.

Ma santé est bonne, d'ailleurs P... te l'écrira.

Savalou, 15 août 1904.

MADAME,

Je suis arrivé depuis dix jours au Dahomey et j'ai déjà passé trois jours à Paouignan chez Henry, que j'ai trouvé en très bonne santé, avec la même mine qu'il avait en arrivant de France, l'an dernier; ces dix-huit mois de brousse ne l'ont pas changé, il paraît tout aussi vigoureux que lorsque je l'ai quitté; n'ayez donc aucune crainte pour sa santé. Il est relativement bien installé, du moins aussi bien qu'on peut l'être dans ce pays. Je remonterai de Cotonou dans les premiers jours d'octobre, et nous vous enverrons sa photographie et des vues de Paouignan, et de la case du deuxième colon du Dahomey.

Comme vous savez, il possède une petite ferme que nous allons augmenter sous peu; Henry fait venir plusieurs bêtes du Nord et moi je vais aller en prendre dans le Sud, que je mettrai en pension chez lui; nous pourrons ainsi, petit à petit, constituer un troupeau intéressant dont la valeur sera augmentée par l'arrivée du rail à Paouignan, vers le milieu de 1905.

J'ai trouvé une assez forte quantité de coton; je suis à peu près sûr d'une bien plus grande pour la fin de l'année; je vais faire construire d'ici là une case à Savalou, Henry viendra sûrement y installer une succursale de vente; le coton nous profitera à tous deux.

Ce ne sont pas les affaires à créer qui manquent ici,

et il faut s'occuper tout le temps pour chasser l'ennui, car c'est l'ennui qui amène la maladie.

Veillez agréer, Madame.....

E. POISSON.

31 août 1904.

All is well, are satisfied with cotton work.

Pa., 4 septembre 1904.

CHÈRE MAMAN,

Le coton marche, je vais descendre passer un mois à la côte pour aider Poisson; quant à mon retour, je voudrais bien faire mes trois ans, puisque je vais bien; ça ne sera pas trop pour tout emmancher. Il me faudrait évidemment un associé, en dehors de P..., qui a trop de choses sur les bras; il me faudrait quelqu'un avec un petit capital, l'expérience que j'ai acquise pouvant remplacer jusqu'à un certain point ce qui me manque de ce côté.

Merci de tes lettres des 28 juin, 24 juillet et 3 août; je ne sais plus si j'ai répondu à la première, je la relis.

Merci d'avoir répondu au petit soldat. Reçu les cartes d'Afrique et le dernier livre *Souvenirs d'Aïeules*, c'est bien joli.

Merci de marquer les journaux; si tu n'as pas le temps, ne le fais pas, parce que je ne passe rien.

Buenos-Ayres est une ville trop européenne, j'aurais le mal de brousse si j'y allais.

Mes deux peuhls sont à Say avec des tissus, pour

m'acheter du bétail et surtout pour redescendre leur famille; je ne les attends pas avant deux mois.

Mon dépôt de poudre, jamais considérable, sera plus tard sur ma concession à la gare.

Le fromage de Hollande était très bon. Sautemont vend les mêmes 6'50; dis-moi le prix de France.

Ne m'envoie pas de graines, je n'ai guère le temps de m'occuper du jardin en saison sèche.

Je t'ai envoyé un télégramme à Evian, comme tu paraissais un peu inquiète le mois passé.

Dire que vous osez vous plaindre du manque d'eau quand on habite au bord du lac! Il n'y a pas eu de pluie ici depuis trois semaines; et j'étais bien ennuyé pour le coton déjà semé, et qui attendait pour partir; enfin, cette nuit, il y en a eu pour tout le monde.

Je viens d'acheter un ravissant singe cynocéphale, il est encore tout petit, laineux et blanc comme un mouton. Je te promets de te le donner!

Je me suis procuré un large hamac et je dors sous le toit de ma maison en construction; il y a plus d'air que dans ma case.

Tout va bien.

Pa., 12 septembre 1904.

CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu tes lettres des 13 juillet et 13 août.

Mon cheval est mort depuis longtemps! Il faudrait ne s'en servir que très modérément; néanmoins, Poisson et moi en avons demandé chacun un à Djougou, car, même

si on en perd trois par an, c'est encore une forte économie sur le transport par hamacaires.

On va refaire la route entre Paouignan et Savalou; à ce moment je dresserai des bœufs. J'expédie des marchandises à Parakou, que l'agent des postes fait vendre.

J'irai probablement à la côte en octobre, aider P... à expédier les huiles et je remonterai sans doute des bœufs.

Tout le génie descend à Cotonou, le campement sera bientôt délaissé, on fait des économies; aussi nous commençons à trouver à manger! A part ça rien de nouveau; tout va bien, je n'ai pas encore de nouvelles de mes peuhls.

Reçu les bottes et les ciseaux.

Savalou, 22 septembre 1904.

Je suis venu passer deux jours à Savalou, pour voir l'emplacement de mon futur magasin, voir le résident, et commencer l'égrenage du coton. Je repars demain pour Pa., j'espère voir arriver bientôt nos deux chevaux de Djougou, et, dans deux ou trois mois, je voudrais partir dans le Nord à la recherche de quelque coin pour acheter des bestiaux.

Je vais me faire faire une case au parc à bétail pour le surveiller de plus près.

Ma santé est toujours très bonne.

J'emporte du cresson pour repiquer à la source de Pekpedé à une heure de Paouignan.

Pa., 5 octobre.

Tout va bien, santé toujours parfaite; j'ai des nouvelles de mes peuhls; bon espoir de ce côté.

Pa., 6 octobre 1904.

Ma lettre ne partira que dans neuf jours, je t'écirai par petits bouts.

J'ai reçu et envoyé seize télégrammes depuis huit jours au résident de Parakou et à Poisson; le résultat général est celui-ci :

1° J'ai retrouvé les peuhls près de Nikki; ils ont vendu leurs tissus et acheté quatre bœufs (faut-il lire vaches? je l'espère), plus deux brebis, et ils se rendent à Parakou;

2° Le résident de Parakou me cherche en ce moment deux béliers et deux boucs, et, comme il aura incessamment des bœufs de l'impôt de Nikki, j'en ai retenu douze, et mes peuhls ont reçu l'ordre d'attendre à Parakou;

3° Poisson et moi avons acheté tous les cabris provenant du ravitaillement du génie, et dont ils n'ont plus besoin, la Direction s'étant transportée de Paouignan à Cotonou. En tout, quatre-vingts à 5 francs pièce; ce n'est pas cher;

4° Poisson fait une expédition de quarante-deux bœufs de l'Ouémé au Congo, et, si cette expérience réussit, il

aura les capitaux nécessaires pour continuer, et cela démontrera qu'il a un débouché ;

5° P... viendra fin octobre à Zagnanado et enverra des vaches par l'Ouémé, destinées à mon parc ; j'irai à Zdo pour l'aider à les ramener. Enfin, nous avons plus de mille charges de coton, ce qui était inespéré.

Je vais à Savalou cette semaine construire ma case, pendant qu'il y a encore de l'eau.

Le général Péraud a passé hier ici, venant de Dakar, et allant à Cotonou ; on s'était mis en quatre et en huit, les villages étaient propres, ce qui ne s'était jamais vu. Le résident, qui l'a accompagné à travers son cercle, était radieux. Il m'a dit : « Enfoncés les hamacaires d'Abomey ! » En effet, ceux de Savalou, sous le regard de l'arbitre de leurs destinées, ont mené un train d'enfer et ont fait en cinq heures et demie la route de Ajouagou à Pa., que l'on fait normalement en sept heures.

Mon jardin prospère, je fais moins de gaffes ; depuis deux mois, je mange des aubergines ; bientôt, j'aurai des asperges ; le persil abonde, cela rapproche de la cuisine du pays.

Mon magasin est presque fini ; il pleut si peu qu'il faut du temps. J'y ai toujours rangé mes barils de poudre ; c'est un vrai soulagement ; ma chambre est débarrassée de quatre ou cinq balles de tissus, d'autant de sucre, de vingt-cinq fusils, et je jouis, avec un égoïsme féroce, d'un certain confort.

Seulement, ça ne va pas durer ! on me coupe des poteaux pour me faire une case près du parc à bétail. Je vais être obligé de faire venir du grillage à larges

mailles, pour avoir une infirmerie pour les cabris atteints de la gale ; puis les cochons battent la campagne dans tous les champs voisins et vont aussi exiger une clôture appropriée ; tout cela, c'est du travail en perspective, et la suite du provisoire.

Il y a une masse d'abeilles dans la brousse ; je compte faire des captures. Je me souviens que le père Koelle, à Wiesloch, avait une installation très pratique ; j'en ai écrit (heureusement j'ai un dictionnaire) pour avoir des catalogues.

Il y a aussi des arbres à encens, près de l'Ouémé ; encore quelque chose à étudier, cela pourrait être bon ; je verrai en allant à Savé, à la rencontre des peuhls.

Pour ton voyage, je ne sais que te dire, je n'aurai jamais grand confort à t'offrir, et je ne voudrais pas que tu viennes sans le chemin de fer ; si la mer te fait du bien, cela te reposera ; pour ma part, j'ai de moins en moins envie de rentrer en France en ce moment. J'aimerais aussi que tu ne fasses pas seule le voyage.

.

Le respect des traditions de famille et des habitudes admises, c'est très beau, mais je trouve que les nécessités que le présent nous impose doivent passer avant. Il n'est pas nécessaire d'être tous sur le même moule, du moment que nos conditions d'existence ne sont plus les mêmes, comme le dit un de mes poètes :

We are not like peas in a pot
Forced to lie in a certain line
Or else be scattered abroad.

.

7 octobre 1904. — Ce matin, le gros taureau acheté à Paouignan a ouvert la porte et s'est sauvé vers le village, toutes les autres bêtes à sa suite; je l'ai ficelé par les cornes, attaché une corde à la patte de derrière, et, bon gré, mal gré, il est rentré dans le parc qui lui déplait.

En relisant les vieux numéros de la *Revue*, je remarque les livres suivants que l'on recommande :

Atlas des colonies, Paul PELLET. Pourrait-on avoir la planche de l'Afrique Occidentale?

Vers la bonté, Paul GINISTY. Ce sont de courts récits dans le genre de *Souvenirs d'aïeules*, qui doivent être jolis.

Guide du Français aux États-Unis, publié à l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis. Cela m'amuserait.

Toute la série de chez Alcan, Pédagogie, Morale, Hygiène, doit être très intéressante.

Si c'est un peu cher, c'est de l'argent bien placé, surtout à l'intention de la nouvelle génération.

Si quelqu'un a l'intention de m'envoyer quelque chose vers la fin de l'année, tu pourras signaler cette liste-là. Merci.

Et, maintenant, armé de mon *Taschen-Wörterbuch*, en route pour Wiesloch!

Je voudrais bien aussi un livre de lecture allemande, prose et poésie; un livre scolaire me suffit, et un dictionnaire Larousse : 3^f 50.

Tu recevras cette lettre en Italie; envoie-moi cela au printemps, je puis attendre.

J'ai adressé trois grandes pages au pasteur Koelle; ce fut pénible et laborieux, mais je crois qu'il n'y a pas de fautes!

9 octobre. — Il y a eu tant de pluie hier que tout le village a été lavé, rues, bêtes et gens; du même coup, ma maison se termine, ma cour était un bassin et mes hommes gâchaient la terre sous la pluie; tout le monde était content.

Hier soir j'ai écrit l'histoire du Petit Poucet; je raconte cela en Tombé aux enfants du village qui ne perdent pas une syllabe, et, pour moi, c'est un bon exercice; on remplace la forêt par la brousse, les loups par la panthère, et Petit Poucet égrène du maïs derrière lui, etc...

10 octobre. — Deux femmes sont venues se faire panser ce matin; toujours le ver de Guinée qui fait des plaies aux pieds. Souvent ce qu'on fait pour ces gens ne sert à rien; ils enlèvent les bandages pour voir ce qui se passe; envoie-moi encore de l'iodoforme et un livre de médecine pratique; maintenant que le génie n'est plus là, il n'y a plus d'infirmerie.

J'attends un stock d'outils qui me manquent et je pourrai me fabriquer bien des choses : chaises, fenêtres et placards divers.

Un beau pied de coton pousse dans ma cour; les fleurs jaunes ressemblent à des roses, elles sont rouges le lendemain, puis elles tombent, l'enveloppe qui les entoure se referme et ne se rouvrira que pour laisser sortir le coton. Je t'envoie deux de ces fleurs, l'une jaune, l'autre déjà rouge.

20 octobre. — Je reviens de Savalou; mon magasin est fait, j'y suis resté six jours, et Poisson y est arrivé; nous sommes rentrés hier soir à Pa. Les moutons sont

achetés, les bœufs annoncés, les vaches de l'Ouémé vont arriver, le coton continue à s'acheter; bref, l'année se termine d'une façon satisfaisante, et nous sommes contents. P... repartira ce soir pour Zagnanado et la côte, et moi je prépare les cases nécessaires aux nouvelles vaches; demain je mènerai les quatre-vingts moutons du génie dans mon parc; on confectionne des cordes.

Tout va bien, je t'embrasse de tout cœur.

Merci de ta lettre avec les photos, qui me font grand plaisir.

HENRY.

Pa., 10 novembre 1904.

J'ai reçu une lettre de Pierre, qui voltige de ministre en ministre, avec Herman à sa suite, tandis que moi j'arpente la brousse dans une tenue que je ne décrirai point!

Un boa de 3^m50 m'a tué deux moutons la nuit dernière; je l'ai dépecé, j'ai retrouvé un agneau intact, il ne lui manquait que la vie.

Nos affaires sont en bonne voie; j'ai reçu des encouragements de Paris; nous allons pouvoir travailler à l'élevage et rentrer, je pense, dans dix-huit petits mois.

Pa., le 12 novembre 1904.

CHÈRE MAMAN,

Tu recevras, si tu es à Paris, la visite de M. Hubin, un colon qui a passé ici, venant du Soudan; il a un paquet pour toi : deux pièces de tissus, un peigne, deux *ricadaires* (bâtons de chefs), à tête de lion, qui feront peut-être plaisir à l'oncle Gl.

C'est tout ce que j'ai trouvé ici.

Je t'envoie une photo; c'est là que j'ai passé ma nuit de Noël 1903, dans le fond, à gauche de l'eau.

Paouignan, 14 novembre 1904.

MON CHER PIERRE,

Merci de ta lettre du 30 avril, qui a mis un peu plus d'un mois; le tout est d'avoir la chance de se faufiler entre deux grèves à Marseille.

J'ai bien reçu tes autres lettres et te réponds d'ailleurs de suite; le seul jour de congé que je connaisse est le dimanche; l'employé hisse le drapeau pour m'avertir que c'est aujourd'hui dimanche et qu'il est inutile que je sorte pour crier après le personnel, car personne ne vient : c'est aussi le jour où je m'ennuie toute la journée; en ce moment, j'ai un cheval, de sorte que ça peut aller.

En fait de guerre, je suis pour les Russes, quoique les Russes me soient fort indifférents, mais, en somme, ils

défendent les intérêts de l'Europe, et, après tout, il faut nous souvenir que l'Indo-Chine n'est pas loin du Japon. Bref, tout cela ne vaut pas ma brousse. J'écrivais à Dagmar : Pierre voltige de ministre en ministre avec Herman à sa suite, tandis que moi, j'arpente la brousse dans une tenue que je ne décrirai point ! Je porte quelquefois des chaussettes, généralement un pantalon ; souvent une veste, mais cela ne va pas plus loin.

Cette nuit, vers 3 heures du matin, on a commencé le tam-tam au village ; je leur ai fait demander s'il fallait que je me déplace ; la dernière fois que je me suis déplacé, j'ai enfoncé une porte, cassé une table, une lampe, quelques bouteilles, quelques dents, deux ou trois têtes ; après quoi, profitant de l'obscurité, je suis parti tout doucement, n'ayant plus qu'un petit bout de ma canne dans la main, mais au moins on a pu dormir en paix.

Et maintenant, bonne chance, jusqu'à la prochaine fois ; je vais aller promener l'œil du maître, il n'y a encore que celui-là de bon.

Bien des choses à Herman, à tes ministres, aux amis connus et inconnus, et, par le fait, happy new year.

HENRY.

Pa., 14 novembre 1904.

Will write you a little later, happy new year to you all although it is a little on advance. Am going next week to meet P... in Abomey and talk business, and

shall be able to give you more interesting news afterwards. P... has sent some photos to mother, it is horrid, but better than nothing.

Tout va bien et peu de nouvelles. J'ai acheté un cheval; je le ménage, celui-là; mes outils de menuiserie vont arriver, j'ai commandé tout ce qu'il faut et je pourrai travailler proprement.

Cotonou, 8 décembre 1904.

CHÈRE MAMAN,

Je suis toujours chez P... et remonterai après-demain; P..., qui est très occupé à Cotonou, m'a chargé de faire une tournée d'une huitaine de jours à Savalou et Dialocou, pour voir l'état du coton; cela fera bien dans le tableau, auprès de l'Association Cotonnière, et il me sera ainsi plus facile d'obtenir quelque chose.

Du Congo, pas de nouvelles, avec ces courriers si rares, ou irréguliers, ou si faciles à manquer; enfin, c'est conforme aux colonies, comme dit P..., et il faut se soumettre.

Pa., 7 décembre 1904.

(A un ami, à Genève.)

MON CHER MAXIME,

J'ai appris par le plus grand des hasards que tu m'avais écrit une lettre adressée à Dakar; elle ne me parviendra probablement jamais et tu resteras l'incorri-

gible distraît que j'ai apprécié si souvent. Mais il faut pourtant tenir compte de l'intention, car tu pourrais me répondre qu'écrire en se trompant d'adresse vaut mieux que de ne pas écrire du tout, et, sous ce rapport, je ne puis évidemment pas me défendre.

Je suis donc installé, si mon provisoire et ma case nègre peuvent se nommer une installation, à Paouignan, à 200 kilomètres à l'intérieur, sur la ligne du chemin de fer de Cotonou au Niger ; la ligne atteindra Pa. au mois d'avril, et me facilitera beaucoup l'existence.

Paouignan est un village entouré d'une haie d'épines, ancienne fortification qui disparaît peu à peu. On y souffre du manque d'eau et il faut aller à 2 kilomètres pour trouver une source argileuse, mais potable pourtant ; la population est paisible, pas très intelligente, et, à mesure que la civilisation monte, les voleurs s'introduisent dans le pays ; car, du moment que l'on crée des besoins à des indigènes qui n'en ont pas, il est tout naturel qu'ils emploient les méthodes européennes pour les satisfaire.

J'ai commencé par faire du commerce, ce n'est pas l'idéal, mais on se met en rapport avec les chefs nègres et on apprend la langue.

A deux jours de Pa. se trouve la région de Savalou, centre important de culture de coton, et j'aide le délégué de l'Association Cotonnière dans ses opérations (essais de culture, distribution de graines, achat, égrenage, mise en balles et expédition) ; nous avons acheté 20 tonnes cette année, c'est un début.

Le manque de pluies cette année nous a joué de mauvais tours et nos 6 hectares de plantations ne seront pas encourageants ; néanmoins, nous recommencerons l'année

prochaine, en profitant de l'expérience acquise sur le mode de plantation et la saison des semailles.

Puis, j'ai commencé l'élevage du gros et du petit bétail; en attendant, j'achète, pour le compte d'un monsieur au Congo Belge, du bétail que nous exportons de Cotonou; nous avons fait hier la première expédition et nous espérons continuer activement si les premiers résultats sont favorables.

J'ai encore d'autres projets en préparation, qui pourront se développer avec l'arrivée du chemin de fer à Pa.

Le climat est sain et je me porte bien; les premiers mois ont été assez pénibles, mais, depuis, je suis acclimaté et je me suis habitué aux nécessités de cette vie; dans la brousse je me passe de pain, de vin et de pommes de terre! et me contente des produits du pays qui sont suffisants, même pour un palais délicat.

De la côte jusqu'au kilomètre 100, il y a de belles forêts de palmiers, mais, chez moi, il n'y a que la brousse, c'est-à-dire des herbes hautes de 2 mètres, qui brûlent pendant la saison sèche, et des arbres assez peu touffus, mais d'une végétation florissante dans les endroits un peu humides. Des collines granitiques, hautes de 100 à 200 mètres et très escarpées, abritent une population de chasseurs assez peu accommodants, mais qui ont fourni aux chantiers du chemin de fer d'excellents et énergiques travailleurs.

Les routes font quelque peu défaut....., on commence seulement à s'en préoccuper; pour l'instant on voyage suspendu à un bambou, dans un hamac porté sur la tête par deux hommes; j'ai eu plusieurs chevaux, venant des environs du Niger, mais ils résistent mal au climat et

meurent au bout de peu de temps. Aussi, c'est, le plus souvent, à pied que je me promène dans la brousse pour rechercher des pâturages ou des points d'eau, des arbres à couper ou de bons endroits à défricher.

Cette vie me plaît beaucoup et je serais tout à fait content si ma mère s'inquiétait un peu moins sur mon sort ; j'espère pourtant être dans six mois dans une bonne situation, et je pourrai, dans un an, revenir en Europe, revoir la civilisation, où je vais sans doute me trouver bien dépaycé. Je suis en ce moment à Cotonou où je respire l'air de mer, mais je n'y ferai qu'un court séjour ; le temps nécessaire pour remonter mon matériel de cuisine qui se trouve réduit au strict nécessaire, et me faire faire des vêtements bien utiles après un séjour prolongé dans la brousse.

Puisque tu as bien voulu m'écrire à Dakar, je compte que tu trouveras le temps et que tu feras l'effort qu'il faudra pour recommencer ta lettre en ayant soin cette fois de la diriger du bon côté.

Adresse au beau lac mes meilleures pensées.

HENRY.

Pa., 2 janvier 1905.

CHÈRE MAMAN,

Je reçois ta lettre du 2 décembre.

Je t'écirai en détail par le 20.

Je vais bien et ai fait une jolie tournée jusqu'à Bauté, pour voir le coton (près Pira).

Merci des livres et des postaux annoncés.

Je suis plus rassuré de savoir que tu renonces tout à fait à venir ; cela vaut mieux.

Je serai bientôt fixé sur mon prochain retour.

Je ne dépasserai pas trois ans de toutes façons.

Tendresses.

HENRY.

Paouignan, 10 janvier 1905.

CHÈRE MAMAN,

Je n'ai pu que t'envoyer deux petites cartes pour cette fin d'année ; j'ai été très peu à Pa. et y serai encore moins ces mois-ci. Je reviens de Savalou, où j'ai installé mon magasin ; P... a une très grande case dans laquelle on peut entasser à l'aise un millier de balles de coton ; j'ai fait une étagère et mis des marchandises. Nous avons un employé commun.

J'ai fait une tournée jusqu'à Bauté et Louba, près de Pira, et suis redescendu par Doumé et Djaloucou pour voir l'état du coton. Le Gouvernement avait distribué des graines, et j'ai pris des notes sur ces essais dont le coton mûrissait.

Le Pérou, pas assez hâtif, a presque partout séché ; le Big Ball, planté plus tard, a cependant mûri, étant plus hâtif, mais les résultats sont misérables ; d'abord, on a semé trop tard, ensuite la sécheresse a été de nouveau très grande cette année ; les indigènes tiennent peu compte des conseils qu'on leur donne, et il y a eu beaucoup d'hybridation.

Les villages par là-haut diffèrent de ceux du bas ; ils sont installés dans un bas-fond, traversé d'un cours d'eau, où ils trouvent de l'eau toute l'année en faisant des trous dans le sable. Une immense haie de fromagers fait autour du village une ceinture de verdure qui a 200 à 400 mètres de large ; c'est frais, dans un pays qui manque de véritables forêts ; il y en a au moins là de petits échantillons.

La population des « nagots » est peu agréable ; comme tous les nagots, ils détestent le Blanc ; on est tout de même arrivé à leur faire nettoyer un peu leurs villages, ce qui n'est pas un mal.

Je suis resté cinq jours en route, marchant surtout la nuit et beaucoup à pied afin d'exiger des hamacaires une plus forte étape ; la pleine lune et le ciel, toujours clair en cette saison, facilitent les déplacements. A Louba, par exemple, je suis parti au lever de la lune, à 11 heures et demie et j'ai marché en tête jusqu'à 7 heures du matin ; nous ne sommes arrivés à Doumé qu'à 1 heure de l'après-midi ; soit treize heures de marche dans un pays absolument sans eau.

J'avais pris un porteur avec une jarre d'eau, que j'ai renvoyé à mi-chemin avec sa jarre vide. Mon cook étant malade, je m'en suis passé et j'ai fait ma cuisine ; j'ai surtout mangé de l'indigène, j'en ai pris l'habitude et c'est une grande simplification ; on a par exemple un calouloup d'ignames, c'est-à-dire de l'igname cuite à l'eau et mise en purée que l'on mange avec une sauce pimentée à base d'huile de palme. Je me suis fait d'excellentes soupes avec un poulet, de l'igname, des oignons et une sorte d'épinard très répandue partout.

La brousse était brûlée, et je n'ai pas aperçu un seul gibier; le feu avait dû le mettre en fuite. Je suis revenu à Pa., faisant mes sept heures sans fatigue; je me porte donc bien, et c'est un plaisir de pouvoir se passer des hamacaires et d'un système de transport si peu confortable.

Je viens d'acheter six veaux à Parakou, par dépêche; je compte y aller à la fin du mois, s'il n'y a pas d'empêchement.

Mon parc à bétail est à trois quarts d'heure de Pa. C'est naturellement à cause de l'eau que j'y habite en ce moment.

L'agent des postes de Parakou vend pour moi comme il l'entend; cette fois-ci, il m'a payé en bœufs.

Et, maintenant, voilà la Coloniale qui liquide; ils m'ont trompé dans les grands prix avec mes 600 francs de coton qui me resteront pour compte.

J'espère arriver à être délégué adjoint de la Société Cotonnière; l'emploi me permettrait, en me payant mes frais, de faire mon élevage à côté!

Si seulement tu pouvais te préoccuper un peu moins au sujet de toutes ces questions, j'en serais bien aise. Il faut être patient et je m'attends encore à des déceptions, mais il y a tant d'affaires qui se montent sur la côte que j'ai confiance de pouvoir me caser, quoi qu'il arrive.

Ta santé et tes soucis sont les seules choses qui puissent me préoccuper ici, tout le reste est un détail et s'arrangera avec le temps.

On a voulu faire faire à Poisson un devis de culture de coton à 50 francs par hectare; il faut compter entre

100 et 150 francs, P... a refusé. On lui a dit qu'il ne savait pas présenter une affaire.

Je vais toujours bien et t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Je recevrai avec plaisir la batterie de cuisine, les livres et les fruits secs.

Pa., 16 janvier 1905.

Je vais retrouver P... à Toffo après-demain; nous allons voir ce que nous pourrions acheter à la liquidation de la Compagnie Coloniale.

J'ai fabriqué une charrette, genre voiture à bras, et je l'ai essayée hier; j'ai mis vingt-sept bidons de 16 litres sur la charrette et je suis allé avec trois hommes à la source de Pekpédé, par un sentier dans la brousse. Nous sommes partis à 3 heures, mais nous avons perdu du temps à couper des arbres; finalement il faisait nuit lorsque les bidons ont été remplis, et c'est au clair de lune que nous sommes revenus. C'était un peu lourd dans le sol sableux, j'ai poussé à une roue tout le temps, l'eau nous coulait dessus et on n'avancait pas vite; nous sommes enfin arrivés au parc à bétail vers 9^h 30, et ce matin seulement le chariot est arrivé à Pa. Mais, du moins, voilà de l'eau pour huit jours. Les hommes étaient fatigués mais de bonne humeur, et, pour des Noirs, ils ont vraiment montré de l'énergie, surtout n'ayant pas mangé depuis midi.

Ma charrette viendra avec moi jusqu'à Toffo, ce sera une économie.

Je suis heureux de me sentir fort et capable d'un exercice physique prolongé, et me trouve admirablement bien de mon régime végétarien. Mon cook est malade; je l'envoie chez lui se reposer, je puis me passer de lui, et, après, je le mettrai comme employé autre part.

Ma petite case en paille, qui sert de logement au personnel, s'est effondrée; heureusement, c'était prévu, et je suis content de la voir par terre; on fera quelque chose en tôle à la place; j'aime mieux cela, à cause du feu.

Je viens de me regarder dans un reste de glace, plus de rides visibles, cela te fera plaisir? Qu'importent tes cheveux blancs, nous ne changeons pas pour cela.

Je voudrais aller à Parakou, à la fin du mois, chercher du bétail; cela m'agace d'être en rapport avec des localités que je ne connais pas.

Retour toujours en octobre, sauf imprévu.

Toffo, 21 janvier.

Reçu lettre 12 décembre, ainsi que cartes et pharmacie. Tout va bien.

HENRY.

Paouignan, 30 janvier 1905.

CHÈRE MAMAN,

Je reviens d'Abomey où j'ai commencé à installer avec Poisson la station d'égrenage ; elle sera prochainement transportée à Savalou, lorsque l'état des routes le permettra.

Je vais à Savalou mettre un nouvel employé, ayant renvoyé le premier, puis je redescends à Abomey pour monter le moteur à pétrole avec Poisson.

La sécheresse est terrible cette année, si bien que je vais encore une fois déménager le bétail et m'installer sur le Zou, près de Benavo. Je commence à trotter beaucoup, et je t'envoie une petite carte qui t'aidera à te reconnaître.

Nous avons fait des achats avantageux à la liquidation de la Coloniale.

J'ai reçu ta lettre du 28 décembre, et le mot de Marc. Merci de toutes les cartes postales ; l'allée des palmiers (Menton) ressemble au Dahomey.

J'ai reçu un paquet de livres : *Lectures allemandes*, *Sur la branche*, *Médecine pratique*, et une petite boîte de pharmacie.

Je vais toujours bien ; Poisson est scandalisé de mon appétit.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

Cotonou, 10 février 1905.

Je remonte à Abomey et Paouignan, demain, puis redescends à Abomey pour aller à Savalou avec Poisson.

Je suis venu chercher mon vélo, qui me rendra bien service encore pendant ces deux mois, avec tant de trottés à faire.

Je suis allé de Savalou à Abomey par Atchérivé, en descendant l'Agbado et j'ai rencontré un village et des chemins que l'on ignorait; je marche beaucoup à pied, me porte bien, et je rentrerai en bonne santé.

Il faut que j'installe mon bétail sur le Zou, pour être sûr qu'il ait à boire et à manger pendant que je n'y serai pas.

Si je ne reviens pas, il sera facile de passer le tout à Poisson, mais j'espère bien revenir avec un associé.

Je t'embrasse de tout cœur.

A bientôt.

HENRY.

Cotonou, 10 février 1905.

Au commandant D..., Le Mans.

MON COMMANDANT,

Je viens de recevoir votre lettre et vous remercie de l'intérêt que vous portez à ma vie coloniale. Je rentre en France au mois d'avril et me ferai un devoir de venir vous voir.

J'ai constitué un petit troupeau de bœufs et de moutons, j'ai aidé l'agent de l'Association Cotonnière à faire ses premières installations; je parle très suffisamment la langue indigène et je crois revenir dans de bonnes conditions pour trouver les capitaux nécessaires pour poursuivre ce que j'ai commencé.

Ma santé est parfaite, et je me réjouis de rentrer pendant la bonne saison.

J'ai lu avec intérêt tout ce que vous me dites sur la salle militaire du Mans, et je me ferai un plaisir d'y parler du Dahomey, si cela peut intéresser les canonniers.

Recevez, mon Commandant.....

H. H.

*Ancien canonnier à la 8^e batterie,
8^e régiment d'artillerie.*

Pa., 12 mars 1905.

A son frère, à Buenos-Ayres.

CHER PIERRE,

Merci de ta lettre du 19 janvier. Vous êtes en train d'avoir votre petite révolution; les journaux étaient rassurants, ce qui aura tranquillisé maman.

Je suis en train de monter avec P... l'usine à coton. On a envoyé un hangar démontable, à tubes en fonte (pratique pour le chauffage en hiver!), deux égreneuses à quarante-cinq scies, une presse et un moteur de 12 chevaux qui ne pèse que 2.000 kilos, tout à fait le moteur transportable pour la brousse, choisi par coloniaux en

chambre. Il y a une égreneuse dite mobile dont les roues sont à l'extrême arrière; on se met à deux pour tenir les brancards, et je voudrais y voir un bœuf, même de France. Nous avons remplacé le bœuf par un wagon Decauville qui avait bien sa charge.

En arrivant à Bohicou, gare d'Abomey, le wagon qui portait le moteur nous a joué un joli tour, une rampe de 14 millimètres est immédiatement après l'aiguille de la gare; les Noirs ont manœuvré en notre absence, et, naturellement, voilà le wagon qui part en faisant 15 kilomètres sans arrêt. Nous avons peur de retrouver le moteur dans le remblai, et, comme on longe des villages, des accidents étaient fort possibles. Heureusement, nous en avons été quittes pour la peur, et nous avons graissé la patte à un mécanicien qui passait, pour courir sur sa machine à la poursuite du fugitif.

Au dixième kilomètre ça descendait toujours; un ouvrier nous informe que le wagon avait rattrapé un train qui descendait, celui-ci a pu le remorquer et l'emmener à Toffo.

Donc, pas d'accidents; là-dessus, nous avons bu deux bouteilles de bière et sommes revenus à Bohicou; le fugitif est arrivé deux jours après; cette fois, nous avons pris des précautions et avec deux crics et des madriers, nous avons descendu la caisse, sans autres événements. Restait le transport par voie Decauville, jusqu'à Abomey, soit 6 kilomètres. Nous avons, avec des crics, posé la caisse sur quatre wagonnets et, avec douze hommes, nous sommes arrivés en face de notre installation. Là, il a fallu faire une petite tranchée et poser deux lignes parallèles pour effectuer un difficile tournant; après un

certain nombre de déraillements, nous avons enfin amené le moteur devant son socle, où il attend notre retour.

J'ai remplacé P... huit jours à Abomey, j'ai fait les premiers achats de cette année, puis nous sommes allés à Savalou, pour activer aussi les achats. Nous avons voulu nous rendre à Savalou, en traversant une partie de la brousse où la main de l'homme blanc n'a jamais mis le pied; nous avons trouvé des collines escarpées, des rivières avec suffisamment d'eau, de bons pâturages, bref un bon territoire d'élevage; seulement, c'était plus loin que nous ne pensions, nous avons dormi deux fois à la belle étoile. Grâce au beau temps, c'était une partie de plaisir, bien que nous ayons un soir manqué d'eau. Le troisième jour, le chasseur qui nous servait de guide refusa d'aller plus loin, sous prétexte qu'il ne savait plus le chemin; le temps tournant à la pluie, et une troisième nuit dehors nous souriant moins, je m'emparai du fusil du guide que je remis à un de mes hommes, de sorte que le chasseur retrouva subitement le chemin pour l'amour de son fusil.

Le matin, arrivée à Savalou, et, comme partout il règne une sécheresse extrême, nous ne tenions pas à raconter que nous avions trouvé de l'eau en quatre endroits; nous avons dit que nous nous étions perdus dans un pays épouvantable!

Je suis de retour à Pa., après avoir inauguré en vélo la nouvelle route de Savalou à Pa., une belle route de 4 mètres s. v. p., avec ponts et fossés. Je vais maintenant en trois heures de Pa. à Savalou, ce qui demandait autrefois huit heures à pied.

En arrivant, j'ai rendu visite à mes moutons, cent cin-

quante environ, dont je compte vendre, avant de partir, la plus grande partie à la côte; les bœufs, qui demandent moins de soins, resteront; j'en ai dix à Pa., dont six vaches, et j'en attends une dizaine qui sont en route depuis Parakou.

Sur toute la côte les débouchés sont faciles à trouver; on vendrait sur pied, et on ferait un arrangement avec les Compagnies de navigation pour le transport.

Je suis en train de dresser un bœuf; j'en suis au troisième jour, il a un joug et des chaînes comme traits, et il a aujourd'hui traîné un madrier très convenablement; tu penses si je prends chaud à courir derrière pendant deux heures.

Pour le coton, nous avons réussi à décourager la maison allemande X..., qui renonce à s'installer à Savalou, où j'ai acheté huit cents charges en 1904; et, mieux que cela, nous lui égrenons son coton, à la condition de l'expédier au Havre; nous pensons bien qu'elle n'achètera presque rien cette année.

C'est très amusant de travailler dans la brousse, sans rien dire à la côte de ce qu'on fait; les autres sont tout étonnés de vous savoir installés avec une si belle avance. Je vais tâcher de revenir comme sous-agent de l'Association Cotonnière avec Poisson.

Je me porte toujours bien, vivant surtout à l'indigène.

Je t'envoie ma photo :

1° Le colon devant la porte de sa chaumière;

2° Le même devant son magasin en construction; au fond, sa chaumière et des porteurs; à gauche, le cook et le boy;

3° Vue sur la place, depuis le magasin.

Ce n'est pas très beau, mais cela te fera plaisir tout de même.

P.-S. — En fait de connaissances, je n'ai que Poisson; nous évitons tous les potins de la côte, et, ici, on a tout avantage à s'isoler.

Fait local. — Je viens de délivrer un pauvre chien pendu par les pattes de derrière et qui hurlait lamentablement. Il paraît que cela fait pleuvoir! Si je pouvais suspendre le féticheur une heure seulement de la même façon!

Pa., le 12 mars 1905.

(Veille du jour où il est tombé malade.)

CHÈRE MAMAN,

J'ai reçu tes lettres et cartes du 2 février.

Mes bœufs de Parakou sont arrivés à Savé, et seront donc ici demain; il me restera à vendre la plus grande partie des moutons à la côte, mettre mes affaires à l'abri dans ma case, et je partirai fin avril, sinon en mai. Je vais toujours très bien.

Je prendrai un bateau étranger, j'ignore lequel, je te télégraphierai en route d'un port anglais ou de Konacry; il est inutile de me récrire ici.

Ne t'inquiète pas; je n'ai pas eu de fièvre depuis un an et quatre mois, cela suffit comme garantie.

Je rentrerai à temps pour que nous passions la bonne saison en France; je tiens à passer quinze jours au Mans,

y prendre des leçons pour le fonctionnement des incubateurs (chez Voitellier) et un mois chez un vétérinaire; il faudra que j'aille à Nancy, en allant à Genève, un mois à Paris, et le reste du temps où tu voudras.

J'ai reçu une longue lettre de Pierre; merci des nouvelles de la famille, je vois que tout va bien.

Je t'embrasse de tout cœur.

HENRY.

On nous annonce la mort au Dahomey du jeune Henry Hentsch, enlevé à l'âge de vingt-quatre ans, le 26 mars dernier, à la suite d'une fièvre hématurique. Ce jeune homme, esprit actif et indépendant, s'était déjà distingué au régiment par la fondation d'une ligue anti-alcoolique et anti-tuberculeuse, fait pour lequel il avait été cité à l'ordre du jour.

Dieu veuille consoler et soutenir sa mère, M^{me} A. Hentsch, et toute cette famille déjà si souvent éprouvée.

Église libre (7 avril 1905).

Le dernier courrier du Dahomey nous a appris la mort de M. Henry Hentsch, qui a succombé à Savalou à la rechute d'une fièvre bilieuse. M. Hentsch était un jeune homme fort intelligent et très actif, et sa collaboration avait été précieuse pour notre agent, M. E. Poisson.

Association Cotonnière coloniale,

8^e bulletin (mai 1905).

Cotonou, 5 avril 1905.

MADAME,

.
Je ne saurais vous dire l'effet produit par la disparition d'Henry sur tous ceux qui le connaissaient, et qui étaient nombreux. Voir un jeune homme actif, dur au travail, et qui faisait son possible pour aider ses semblables, disparaître aussi brutalement, a stupéfié et navré tout le monde.

Le gouverneur entre autres, qui estimait beaucoup Henry,

s'est enquis de toutes les circonstances qui ont entraîné sa mort, et déplore la perte de cette intelligence.

Abomey, 17 mai 1905.

.....
 En effet, ce qu'avait tenté Henry dans cette région sera perdu, ou à peu près, car il est peu d'Européens qui affrontent aussi courageusement les points éloignés de la côte où le confortable est presque inconnu, et qui essaient d'augmenter ou de créer la richesse d'un pays nouveau.

Le gouverneur, que j'ai vu récemment, est désolé de la perte que fait la colonie, d'une énergie jeune et intelligente. Il comptait beaucoup sur l'exemple donné par Henry, pour amener d'autres blancs à se fixer là-haut, aussitôt que le chemin de fer arrivera, d'ici peu de mois. Le gouverneur voyait d'un œil très favorable l'essai d'élevage que nous voulions tenter.

.....
 Veuillez croire, Madame...

E. POISSON.

Savalou, le 24 avril 1905.

MADAME,

J'ai le bien cruel devoir de vous envoyer un souvenir de votre pauvre enfant. Je le joins aux paroles que j'ai prononcées sur sa tombe. Il repose entre un garde principal tué à l'ennemi et un inspecteur de la milice, mort lui aussi de maladie.

.....
 Veuillez agréer, Madame...

D.,

*Capitaine d'artillerie,
 Résident du cercle de Savalou*

MESSIEURS,

Nous venons saluer la dépouille mortelle de Hentsch Gustave-Henry, décédé le 26 mars.

Des revers de fortune l'obligèrent de conquérir sa place au soleil. Dans cette lutte pour l'existence, il déploya des qualités d'endurance et d'énergie que rien ne rebutait. Nous l'avons vu à l'œuvre, pendant deux ans, sans qu'une minute de défaillance ait été constatée.

Vaincu dans cette lutte opiniâtre, il meurt loin des siens, loin de sa mère éplorée, et nous venons tenir lieu de famille à ce vaillant emporté au moment où le succès allait couronner ses louables efforts.

Au nom du gouverneur, au nom de tous ceux qui l'ont connu et apprécié, au nom de tous les coloniaux, Hentsch, nous te saluons !

Ils se reposent de leurs travaux
Et leurs œuvres les suivent.

Nous ne pensons pas fatiguer le lecteur en mettant sous ses yeux quelques lignes des lettres reçues après la mort d'Henry Hentsch.

Nancy, mai 1903.

.
Votre fils a été pendant un an sous mes ordres ; bien qu'il sût qu'il m'avait été recommandé et combien j'étais bien disposé en sa faveur en raison de sa bonne façon de servir et de la haute idée qu'il avait de la camaraderie, il a été d'une discrétion dans toutes les demandes qu'il m'a adressées, qui m'a montré que j'avais affaire à un jeune homme de sentiments élevés et plein de tact, et j'en ai gardé le meilleur souvenir.

Avril 1905.

.
Vous savez combien je l'appréciais, combien j'avais été touché de ses sentiments si bons, si dévoués pour ses camarades de la batterie, il m'avait rendu de grands services dans l'éducation morale des jeunes soldats.

..... Votre consolation, s'il peut s'en trouver une pour une mère, sera de penser au bien qu'il a fait, aux idées généreuses qui ont guidé sa vie si courte et si bien remplie.

.

P. D.

Nancy, avril 1905.

MADAME,

.....
Cette triste nouvelle m'a causé une douleur profonde ; malgré la différence de rang qui existait entre nous, il était mon frère de cœur.

Son courage et son amour du prochain ont été admirés ici ; il a été un de ces hommes qui laissent partout où ils passent des traces ineffaçables.

Il était révééré et nous l'aurions suivi partout.

Je vous adresse les condoléances des officiers, sous-officiers et soldats qui l'ont connu. Une consternation profonde règne parmi nous.

.....

H., *maréchal des logis.*

Paris, avril 1905.

.....
Comme il restera, votre cher fils, dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, comme un courageux, ferme et bon ; il eût été pour vous un tel appui, un tel guide, quand, satisfait de son œuvre, il vous fût revenu.

Décembre 1905.

.....
Comme le dit bien la préface, ces lettres sont admirables dans leur simplicité, leur sobriété, leur héroïsme inconscient.

« Fidèle là-bas dans les choses qui lui étaient confiées, il a été là-haut établi sur de plus grandes. »

Il est plus vivant que nous-mêmes.

Genève, avril 1905.

.....
Et nous, chère maman, qui nous réjouissions tant de rentrer à Paris pour lui préparer ses deux petites chambres ! L'été aurait pu, aurait dû être si beau !

..... Lui, si bon, si modeste, aurait-il réalisé le grand vide qu'il devait laisser derrière lui, et que jamais rien, pas même le temps, ne pourra combler.

.....
Mais c'était une chose que tout le monde disait dans la famille, que tu avais un faible pour lui, depuis qu'il avait été en Amérique. C'était tout naturel que tu aies été fière de lui. Je l'avais écrit à Henry, que tu parlais toujours de lui comme du héros de la famille ; il m'avait répondu qu'il avait bien peur que tu ne te fasses des illusions !

Et maintenant, ces deux longues années d'attente devront se prolonger toute notre vie ; c'est lui qui nous attend dans une autre activité ! Nous continuerons toujours à parler avec orgueil de notre garçon qui avait déjà tant fait à vingt-quatre ans. Dans sa vie si occupée, il devait souvent penser à nous ; sans doute, au coucher du soleil, il s'arrêtait de travailler pour l'admirer et se disait comme nous : « C'est le même soleil que nous regardons disparaître en même temps. »

Buenos-Ayres, avril 1905.

.....
Je me rappellerai toujours, ma chère tante, la dernière fois que je l'ai vu. Il m'avait accompagné de Versailles à Paris ; nous avons failli manquer le train et il m'avait pris par le bras pour courir plus vite.

Rue d'Aguesseau, il m'a montré toutes ses affaires, m'expliquant tous ses achats avec entrain, puis il m'a reconduit

jusqu'au haut de l'escalier ; je le vois encore penché sur la rampe, me disant au revoir, et me criant : « N'oublie pas de dire adieu à Édouard de ma part, je lui enverrai une carte d'Oran. » Puis un dernier au revoir et un sourire, et tout devait être fini !

Je l'aimais beaucoup, il était toujours si gentil avec moi ; j'ai une seule lettre de lui, celle qu'il m'avait écrite après la mort de papa, et je l'avais toujours gardée.

.....

Mané, Soudan Français.

.....

C'est avec un grand intérêt que j'ai lu cette brochure qui à moi-même m'a rappelé tant de souvenirs, puisque j'ai vécu quelques heures avec lui ; j'étais réellement à Paouignan, Savallou, Abomey, Cotonou, etc., avec lui, et on ne saurait jamais trop regretter qu'une jeune et franche énergie disparaisse ainsi, subitement fauchée, alors qu'elle allait être récompensée. Mais dans ces pays neufs, c'est toujours avec ce facteur terrible, la mort, qu'il faut compter, et plus l'audace est grande, plus les chances de succomber augmentent.

Mais les vaincus ont droit à un large salut, à un souvenir constant, et doivent être l'aimant qui attirera d'autres énergies braves, ne craignant pas le sort des devanciers.

Votre fils, Madame, est un des premiers pionniers de la bonne cause.

.....

H.

Paris, février 1906.

.....
Cette volonté calme et inflexible, cette bonté qui s'ignore, tout me rappelle le souvenir d'un autre qui n'est plus.

On dirait que tous ceux qui sont partis pour conquérir leur indépendance sous le grand soleil d'Afrique, sont frères. Ignorant les mesquineries de l'existence, ils ne voyaient que le grand côté des choses, et ils semblaient avoir emporté avec eux tout ce qui valait la peine d'être vécu, eux dont l'unique souci était la tristesse des autres.

Paris, avril 1905.

.....
L'existence de votre cher enfant, malgré sa brièveté, n'a pas été sans laisser dans ce monde une trace féconde de son passage.

..... Lorsque votre fils me fut présenté par son oncle, ce grand garçon au regard si aimable et si doux m'intéressa vivement et m'attira. Pourquoi ? Sans doute parce que, dès nos premières conversations, il s'ouvrit tout entier, me laissant pénétrer les sentiments de son cœur, et voir le respectueux et grand amour qu'il avait pour vous ; il m'apparut immédiatement tel qu'il était vraiment, bon de cette bonté naturelle et simple qui conquiert les cœurs ; complaisant par besoin, plein de délicates attentions pour tous ceux qui l'approchaient.

Les événements lui avaient démontré dans la dernière partie de sa vie, que si l'honnêteté a sa place dans toutes les branches de l'activité humaine, elle en est souvent bannie, et n'a pas de champ préféré. Je suis sûr qu'il en a souffert profondément.

.....

Paris, février 1906.

.....
Vous avez bien fait de faire imprimer les précieuses et chères lettres d'Henry.

Quel homme de bien il serait devenu, quel bon fils, quel bon ami, quel bon chrétien il était. Il cachait dans son cœur et sous sa modestie toutes ses belles qualités qu'il ne dévoilait qu'à ceux qui comprennent leur devoir comme lui le comprenait.

Paris, 26 décembre 1905.

.....
Comme ces lettres devaient vous faire plaisir, que d'affection elles marquent, par ce qu'elles disent et ce qu'elles *ne disent pas*, car le pauvre enfant ne racontait pas ses instants de lutte et ne s'appesantissait pas sur les difficultés et les privations.

On ferme le livre avec un « pourquoi » ? Effort inachevé, vie trop tôt fauchée, espérances anéanties ! La réponse n'est pas aisée ; Dieu nous la donnera peut-être pourtant un jour, et en tout cas, ce qu'il faut se dire, c'est que cette vie n'a pas été perdue.

.....
Je suis sûr que ces pages stimuleront plus d'un jeune, lui donnant le désir d'une vie plus active, moins confortable ; l'idée de se frayer sa voie, une voie nouvelle, dans la brousse !

Paris, décembre 1905.

.....
J. est revenu tout ému d'un cours à l'école des Hautes-Études ; le professeur de géographie coloniale avait parlé des

efforts tentés dernièrement et déplorait la mort d'un jeune homme d'avenir qui avait déjà fait beaucoup au Dahomey.

Il faisait allusion à ton Henry, qu'il ne connaissait pas, mais dont il avait entendu parler comme d'un homme de première valeur; il a fait circuler une petite brochure où l'on rendait hommage à ce qu'il avait déjà fait et à ce qu'il aurait pu faire.

.

Paris, décembre 1905.

.

Il se dégage de ces pages si simples une impression extraordinaire et bienfaisante. On dit : La noble vie ! Le grand cœur ! d'autant plus noble et d'autant plus grand qu'on n'y voit aucune trace de préoccupation personnelle, d'amour-propre ou de vanité. Il fait et raconte tout simplement des choses en réalité héroïques, et certes il n'y a pas une ligne d'exagération dans les pages d'introduction que lui consacre, d'une manière si éloquente et si touchante, son ami.

.

Il est en possession de la vie dans toute sa beauté; cette vie qui est la récompense pour tant de verres d'eau froide donnés par lui à tant de petits de la terre.

« Son soleil s'est couché avant la fin du jour. »

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — MARS 1916

ICT 87

3 9088 00021 1029
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES